acadie

REGION ILE-DE-FRANCE

MIPES

Etude qualitative portant sur la pauvreté juvénile en Ile-de-France

Rapport final

Mars 2011

écrire les territoires, dessiner la chose publique

Acadie coopérative conseil
170bis, rue du faubourg Saint-Antoine – 75012 Paris
Tél. : 33 (0)1 43 79 97 79 – Fax : 33 (0)1 43 79 99 52
E-mail : acadie@acadie-reflex.org
Scop sarl à capital variable – RC 89B 16 413 – Siret 323 565 994 00023 – APE 7320Z
Identification TVA : FR 79323565994

groupe reflex_

> **Acadie**, Paris
Aceif.st, Strasbourg
Adeus, Marseille
Aures, Nantes
Cérur, Rennes
Place, Bordeaux
Trajectoires, Lyon

Sommaire

L'ETUDE : OBJECTIFS ET DEROULEMENT 3

ELEMENTS D'ANALYSE SUR LA PAUVRETE JUVENILE EN ILE-DE-FRANCE 11

Métropole et pauvretés : un contexte francilien particulier 11

Pauvreté, pauvreté(s) : un phénomène multidimensionnel 12

La question du logement : réalités et vécus 13

Les conditions de vie des enfants sont contraintes par les faibles ressources de la famille 15

Une identité définie par l'école, la famille et les relations sociales 22

La santé au cœur du vécu de la situation précaire de l'enfant et de la famille 27

Une projection dans l'avenir qui ne semble pas entachée par leur situation 31

Peurs 36

Récit de vie n°1 Accidents de la vie, pauvreté, perte des repères : l'engrenage 38

Récit de vie n°2 Immigration, monoparentalité et pauvreté 39

CONCLUSION GENERALE 40

Des enfants « comme les autres » ? 40

Faire de la précarité juvénile un objet de connaissance et de politiques publiques 41

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES 45

L'ETUDE : OBJECTIFS ET DEROULEMENT

Objectifs

Instance d'information, d'observation et d'échange de la région Ile-de-France, la Mission MIPES souhaite approfondir la connaissance et la compréhension de cette précarité juvénile sur le territoire. Elle s'est engagée à ce titre dans une démarche d'observation partagée avec le DROS en PACA et la MRIE en Rhône-Alpes dans une optique quantitative – la mesure de cette pauvreté étant limitée – mais aussi qualitative, et ce dans une logique comparative.

L'étude qualitative menée par ACADIE visait à compléter le travail quantitatif et à recueillir le vécu des enfants qui connaissent des situations de pauvreté en Ile-de-France afin de connaître la réalité vécue et perçue de leur situation ainsi que les conséquences de la pauvreté sur leur vie. Le questionnement général porte sur les conséquences de la pauvreté sur les enfants, notamment les liens entre la pauvreté et l'exclusion, et plus spécifiquement sur les thèmes suivants : les ressources monétaires et matérielles, l'éducation et la formation, la santé, le logement, les loisirs, la consommation, les relations familiales et les relations sociales.

L'étude a visé trois objectifs :

- Alimenter la réflexion sur les conditions spécifiques de vie des enfants en situation de précarité ;
- Montrer l'impact de la pauvreté sur la vie des enfants et la perception que ces derniers ont de leur situation ;
- Identifier des situations vécues par ces enfants qui nécessiteraient d'être mieux prises en compte par les pouvoirs publics.

Il a aussi été question de chercher à aborder la question de la projection dans l'avenir et du désir d'ascension sociale et d'amélioration des conditions de vie des enfants.

Par cette étude, la MIPES a souhaité apporter une connaissance qualitative à une problématique globalement peu abordée.

Déroulement et méthodologie

L'étude a ainsi consisté à mener une quinzaine d'entretiens avec des enfants vivant dans des situations de pauvreté diverses, complétés d'entretiens avec leurs parents, réalisés en automne/hiver 2010, afin de permettre d'identifier des situations vécues par ces enfants (*cahier des charges de l'étude*). Cette étude accorde donc une place centrale à l'expression des enfants qui vivent diverses situations de pauvreté en Ile-de-France. Il s'est agi, à travers le recueil de leur parole et la discussion autour de supports adaptés, de saisir la façon dont ils vivent la situation qui est la leur.

L'étude a été contrainte par le faible budget alloué et par sa durée relativement courte (5 mois).

Le déroulement de l'enquête a suivi les orientations globales et les indications méthodologiques définis en première phase de l'étude autour des principes suivants :

- Un accès au terrain par le biais des interlocuteurs associatifs et institutionnels ;
- Des entretiens avec, selon les situations, les enfants (si possible en fratrie), leurs parents, leurs « référents » ;
- Des questionnements thématiques définis dans le cahier des charges ;
- Un déroulement méthodologique défini dans le guide méthodologique validé en comité de pilotage en octobre 2010.

Les conditions d'accès au terrain :

Les associations et institutions qui se sont associées à l'étude, et font partie de son comité de pilotage, ont servi de relais pour l'accès au terrain. Bien que leurs représentants aient sensibilisé les acteurs de terrain à l'intérêt de l'étude et aient orienté l'équipe de l'étude vers les personnes au contact avec les enfants et les jeunes, l'équipe s'est heurtée à de nombreux refus de la part de certains acteurs associatifs.

- L'association ATD Quart Monde nous a donné plusieurs contacts locaux (Maison du Quart Monde à Ermont, Centre d'hébergement de Noisy-le-Grand, Bibliobus…) qui, malgré des contacts répétés et la transmission du guide méthodologique, n'ont pas donné suite en raison de l'investissement que la demande représentait et par prudence vis-à-vis de publics fragilisés.
- L'association Les apprentis d'Auteuil avait évoqué la sensibilité du sujet et n'a pas donné suite.
- Les contacts initiés par infoMIE avec les associations Hors la rue et France Terre d'Asile n'ont pas permis de déboucher sur une participation à l'étude.

Deux principales raisons ont été évoquées. D'une part, la fragilité des publics touchés par l'étude, tant du fait de leur âge que de leur parcours de vie, a incité les personnes qui travaillent avec eux à beaucoup de prudence, voire à ne pas s'engager dans la démarche. D'autre part, le manque de temps, dans des structures où l'urgence est souvent une réalité et où une partie du personnel est bénévole, a été également avancé.

Par contre, nous n'avons eu aucune difficulté à entrer en contact avec les familles et les jeunes, bien que la procédure fût parfois longue, par le biais de certaines associations et institutions, touchant pourtant des publics spécifiques et très en difficulté :

- Les Roms d'un village d'insertion en Seine-Saint-Denis par le biais de l'association Coup d'Main ;
- Les jeunes d'un quartier parisien suivis par l'association de prévention Arc 75 ;

- Les mineurs migrants isolés par le biais d'InfoMIE, qui nous a mis en contact avec l'association Croix rouge – Enfants du monde Droits de l'Homme.

Par ailleurs, la Maison des solidarités de Corbeil (Conseil général de l'Essonne) a constitué une ressource importante dans la mise en contact avec des familles suivies dans le cadre de l'accompagnement social départemental puisque huit familles ont été contactées par le biais des assistantes sociales de la MDS. L'enquête a été possible auprès de 2 familles ayant plusieurs enfants, à leur domicile. Pour les autres familles, soit des questions d'organisation n'ont pas rendu la rencontre possible (jeune maman qui travaille et ne souhaite pas faire un entretien en soirée, famille absente à la date fixée, refus du responsable de centre d'hébergement…), soit les personnes se trouvaient dans une situation complexe qui n'a pas permis de réaliser un entretien, soit les parents ou les enfants ne souhaitaient pas participer.

Enfin, nous avons fait appel à l'Espace Solidarité Habitat de la Fondation Abbé Pierre pour entrer en contact avec des familles logées en hôtel « social » à Paris au regard de l'importance de cette problématique en Ile-de-France. Nous avons pu, grâce à ce contact, rencontrer deux familles. Ces deux familles nous ont été présentées par la personne avec laquelle nous devions initialement réaliser un entretien mais qui, devant régler des problèmes de façon urgente, n'a pas pu participer à l'étude.

Il est à noter que, globalement, la prise de contact et l'organisation des rendez-vous ont été longs. Différents niveaux de contacts ont été pris et trois réunions de présentation et de rencontre avec les professionnels de terrain ont eu lieu au préalable à ARC 75, à la MDS de Corbeil et à la Plateforme Enfants du monde.

Le « référent », c'est-à-dire la personne de l'association ou de l'institution qui connaît l'enfant ou le jeune (les assistantes sociales du Conseil général, la bénévole de Coup d'Main, les éducateurs d'Arc 75, la directrice et les éducateurs de l'association Croix Rouge - EMDH…), a été une personne clé dans le déroulement de l'étude. Leur aide a été précieuse pour l'organisation des rendez-vous ou la mise en contact avec les familles. Plusieurs contacts ont été souvent nécessaires.

In fine, la quinzaine d'entretiens menés apparaît représentative de problématiques fortement présentes en Ile-de-France.

Bilan des entretiens menés avec les enfants et leur famille :

- 14 entretiens ont été menés avec des enfants et des jeunes, un entretien s'est finalement principalement déroulé avec une maman de quatre enfants de 10 mois à 10 ans, lors duquel elle a pu évoquer les différentes problématiques des enfants selon leurs âges;
- La plupart des parents (les deux parents ou seulement la maman) a été interrogés ;

- Ont été rencontrés des enfants et des familles d'origine française et d'origine étrangère, certains enfants ou jeunes ayant toujours vécu en France, d'autres étant arrivés plus récemment.
- Les autorisations préalables ont concerné les enfants mineurs interrogés en l'absence de leurs parents.

Il ne s'agit donc pas d'une enquête exhaustive, mais d'un travail sur les situations de ces enfants et leurs vécus – notamment au sein de fratries - à partir d'un panel sélectionné en fonction de la nature de leur situation, et représentative des problématiques franciliennes :

- **Enfants vivant dans des familles précaires vivant en logement social et suivies par le Conseil général en Essonne (deux familles) :**

  Une famille monoparentale : *La maman vit seule avec ses 3 garçons. La famille a vécu à l'hôtel entre 2002 et 2006, puis a loué un logement dans le parc privé, humide et onéreux. Depuis l'été 2010, la famille a déménagé dans un appartement HLM au nord de l'Essonne. La maman a été bénéficiaire de l'API et a travaillé en intérim. La situation financière de la famille est fluctuante et a été compliquée par des problèmes de papiers rendant le versement du RMI impossible.*

  Une famille avec deux enfants : *Les parents travaillaient, le père était auto-entrepreneur, mais des dettes de loyers et des dettes professionnelles se sont accumulées et ont mené à une expulsion. La mère a fait un accident cardiovasculaire en 2008 : elle ne peut plus beaucoup parler et une partie de son corps est paralysée. Le père a cessé de travailler pour s'occuper de sa femme. La famille est suivie par l'assistante sociale depuis 2009, elle a réalisé avec eux les démarches nécessaires car, jusque là, aucun de leurs droits communs n'était ouvert. La famille a déménagé au nord de l'Essonne durant l'été 2010 pour accéder à un logement social HLM adapté aux personnes à mobilité réduite.*

- **Enfants Roms vivant dans un village d'insertion de la Seine-Saint-Denis (une famille de six enfants) :**

  La famille est arrivée en France en mars 2010, elle a d'abord vécu dans un bidonville en Seine-Saint-Denis puis, aidée par une association d'accompagnement, elle a occupé une caravane sur le terrain du village d'insertion actuel. Depuis la fin de l'été, la famille vit dans les algécos récupérés par l'association. La famille reçoit 500 € d'indemnités par mois par l'association.

- **Mineurs isolés étrangers pris en charge par une association de défense des droits de l'enfant en Seine-Saint-Denis (deux jeunes) :**

  Pas d'informations. Il a été convenu en amont de l'entretien de ne pas évoquer leur vie avant leur arrivée en France.

- **Enfants vivant dans une famille modeste et fréquentant une association de prévention à Paris (deux jeunes) :**
  Pas d'informations (secret professionnel des éducateurs).

- **Enfants vivant dans des familles habitant à l'hôtel à Paris :**
  Une famille avec quatre enfants,
  Une maman isolée avec cinq enfants.
  Pas d'autres informations (familles sans papiers).

Cette étude touche ainsi un certain type de publics, accompagnés, notamment par les associations et institutions, dont la majorité fait partie du Comité de pilotage de l'étude[1], qui ont permis l'organisation et la réalisation des entretiens. Par ailleurs, le prestataire a cherché à représenter une diversité de situations en fonction de l'âge et du sexe des enfants. Néanmoins, de nombreuses situations ne sont pas représentées, notamment les enfants sans domicile fixe ou vivant en milieu rural.

Méthodologie

Un guide méthodologique, validé par le Comité de pilotage, a orienté le déroulement de l'enquête autour des principes suivants :

- **Une adaptation des conditions d'entretien à l'enfant, au jeune, à la famille :**

  Les modalités d'entretien avec les enfants ou les jeunes ont été établies en fonction de l'âge de l'enfant ou du jeune et de sa situation particulière, et des conditions de déroulement de l'entretien (avec les parents, ou sans, au domicile ou non). Lorsque plusieurs enfants d'une même fratrie ont participé, les enquêtrices ont essayé, autant que possible, de réaliser les entretiens avec les enfants un à un. Cela a été possible lorsque les frères et/ou sœurs se situaient dans une autre pièce ou qu'ils écoutaient ce que disait leur frère ou leur sœur, même si dans certains cas, on sentait leur empressement. Cependant, dans plusieurs cas, les frères et sœurs ont spontanément eu envie de participer eux aussi, en même temps que leur frère ou leur sœur. On les a alors encouragés à parler en veillant à ce que chacun puisse s'exprimer.

  Une place centrale a été donnée aux parents, qui ont été globalement très volubiles et sont généralement intervenus après avoir écouté leurs enfants. Au cours des entretiens avec les enfants, ils se contentaient généralement d'apporter des précisions ou des explications sur ce que disaient leurs enfants.

  Les enquêtrices ont cherché à créer un rapport de confiance avec l'enfant et sa famille : explication simple de l'objet de l'étude, partage d'une boisson, discussion informelle, utilisation d'un vocabulaire simple et adapté, garantie d'anonymat… Elles

[1] ARC 75, Plate forme Enfants du Monde / Croix rouge, Coup d'Main, Maison des solidarités de Corbeil (Conseil général de l'Essonne), Espace Solidarité Habitat (Fondation Abbé Pierre).

ont fait en sorte de bien expliquer pourquoi on fait ce travail : un « travail sur les conditions de vie des enfants et des jeunes en Ile-de-France et sur leurs projets ».

Pour favoriser la relation de confiance, les enquêtrices sont passées par plusieurs étapes :

- Présentation de soi, remerciements pour la participation ;
- Expliciter ce pour quoi on est là et à quoi sert l'entretien ;
- Le choix du déroulement de l'entretien a été donné à l'enfant/au jeune: une discussion, l'utilisation des images et des photographies, l'invitation à raconter sa journée.

Les mots et les supports choisis, ainsi que les questions abordées ont été adaptés à l'âge de l'enfant/du jeune et à sa situation. Le mode narratif a été privilégié pour mieux permettre à l'enfant de raconter.

Dans la plupart des cas, les enfants ou les jeunes se sont rapidement sentis en confiance et ont parlé sans problème, allant parfois jusqu'à verbaliser des choses difficiles et fortes. La présence des parents a permis de mettre la plupart des enfants, surtout les plus petits, en confiance.

Toutefois, en particulier pour les plus grands, on a pu sentir une gêne, une appréhension lorsqu'il s'agissait d'évoquer des points difficiles : regard vers les parents pour savoir jusqu'où on peut aller ou, au contraire, fuite du regard… Un entretien n'a pas réellement fonctionné, l'enfant n'entrant pas dans l'entretien malgré des tentatives d'accroches diverses (supports, narration, sujets d'intérêt, intervention de l'éducatrice…). L'enfant ne se sentait sans doute pas à l'aise avec la démarche et un évènement survenu un peu plus tôt dans la journée a pu également impacter son comportement.

- **L'utilisation des supports :**

Ils ont permis, lorsque l'enfant avait choisi de les utiliser d'amener doucement l'enfant vers les thèmes de l'entretien. Elles ont été sélectionnées en ce qu'elles représentent des scènes/des objets de la vie quotidienne (en lien avec les thèmes de l'étude), qui sont décontextualisés ou représentant une norme (cour de collège, vie familiale « classique »…). Une trentaine d'images ou de photographies[2] ont été étalées sur la table, en laissant l'enfant les observer, les organiser, pendant quelques minutes avant de lui demander d'en choisir une. Cette image ou photo a servi de base à la discussion.

[2] Les images ont été utilisées pour les moins de 7 ans ; les images et les photographies pour les 7-10 ans ; et les photographies pour les jeunes et adolescents.

- **Remerciements et « retour » aux enfants et aux familles :**

  En plus du naturel remerciement oral, les enquêtrices ont cherché à remercier d'une manière ou d'une autre les familles et les enfants rencontrés :

  - Offre d'un appareil photo jetable aux deux jeunes mineurs isolés ;
  - Prise d'une photo de famille et envoi du tirage à la famille Rom ;
  - Offre des images support de l'entretien aux jeunes d'ARC 75 et à la famille vivant en hôtel meublé;
  - Offre de boissons…

TABLEAU RECAPITULATIF DES ENTRETIENS MENES

Profil de l'enfant	Sexe	Nom et Age	Entretien	Lieu
Famille Rom	Fille Garçon Garçon	Marilena 9 ans Zoran 13 ans Mano 15 ans	Parents + enfants	Seine-Saint-Denis
Famille précaire suivie par le Conseil général	3 garçons	Yenka 8 ans Jonas 7 ans Mendi 5 ans	Maman + enfants	Essonne
Famille précaire suivie par le Conseil général	2 garçons	Tom 15 ans Quentin 22 ans	Parents + enfants	Essonne
Fratrie fréquentant un Club de Prévention spécialisée	Fille	Assamala 10 ans	Jeunes seuls (éducateurs à proximité)	Paris
	Garçon	Youssou 7 ans		
Famille vivant en hôtel	Fille et garçon Garçon Fille Garçon	10 ans 8 ans 7 ans 10 mois	Maman	Paris
Famille vivant en hôtel	4 garçons	Sourou 5 ans Jean 4 ans 3 ans 6 mois	Maman + 1 enfant	
Mineurs isolés étrangers	garçon	Ketu 17 ans	Jeunes avec leurs éducateurs	Seine-Saint-Denis
	garçon	Alioune 17 ans		

Tous les prénoms (enfants, accompagnateur et autres) ont été modifiés.

ACADIE remercie vivement les associations et institutions qui se sont investis pour organiser ces entretiens.

ELEMENTS D'ANALYSE SUR LA PAUVRETE JUVENILE EN ILE-DE-FRANCE A PARTIR DES ENTRETIENS MENES

Métropole et pauvretés : un contexte francilien particulier

L'Île-de-France connaît une dynamique de développement métropolitain spécifique marquée par une contradiction : une attractivité croissante qui s'accompagne d'une précarisation importante de nombreuses catégories de populations. La métropole francilienne accueille de fait des populations très précaires, des catégories de populations particulièrement mobiles qui sont touchées par la précarité en termes de logement, d'emploi, et de statut : les personnes isolées, les familles nombreuses ou monoparentales, mais aussi les migrants, y compris sans logement ou vivant dans des conditions de logement précaires, voire pour certains sans aides sociales ou sans statut. Les métropoles détiennent des marges d'accueil pour ces pauvretés, qui se renouvellent en permanence, notamment parce qu'elles disposent d'interstices – résidentiels ou non (hôtels meublés, foyers, centres d'hébergement, espaces publics…) – qui permettent aux populations précaires et aux migrants de s'installer, de partir, de revenir... y compris avec leurs enfants.

En Ile-de-France, les situations d'exclusion sociale que connaissent les enfants sont diverses. D'une part, le contexte de précarisation croissante a vu l'émergence d'une catégorie de familles « travailleurs pauvres », qui ont un emploi mais vivent dans la précarité ou en-dessous du seuil de pauvreté, dans le parc social de la région ou dans le parc privé dégradé. D'autre part, les études et enquêtes des associations de lutte contre l'exclusion sociale montrent que les familles avec enfants sont de plus en plus nombreuses dans les centres d'hébergement ou à la rue. Selon une étude de l'Observatoire du Samu social de Paris, le nombre de personnes en famille hébergées par le 115 de Paris a augmenté de près de 400% entre 1999 et 2009 : il s'agit en majorité des familles immigrées, monoparentales, avec des enfants en bas âges[3]. Les enfants sont également très présents dans les « bidonvilles » qui ont resurgit avec les circulations migratoires de certaines populations, notamment de l'Est de l'Europe, rendues possibles avec la libre circulation sur le territoire européen[4]. Autre type de situation : la problématique des familles avec enfants vivant en hôtels meublés, qui demeure une question francilienne cruciale, en témoignent les importantes dépenses engagées par les collectivités locales et l'Etat pour loger ces familles souvent accompagnées d'enfants (des financements notamment par les Conseils généraux au titre de l'ASE)[5]. Enfin, la situation des Mineurs migrants isolés, fuyant souvent guerres et conflits, et dont le nombre serait en augmentation en Europe, constitue une question européenne importante, au cœur de la problématique de la pauvreté juvénile[6].

---

[3] Guyavarch (Emmanuelle), Le Méner (Erwan), "A Paris de plus en plus de familles sans domicile", in *Les nouveaux visages du sans-abrisme : les enfants, les familles et les jeunes*, Le magazine de la Feantsa, Automne 2010. Pp. 19-21.

[4] Voir l'article d'Olivier Legros (Espaces Temps. Net).

[5] Voir Etude FORS, article d'Andrée MICHEL. Voir aussi les bilans annuels de l'Espace Solidarité Habitat (Fondation Abbé Pierre) sur la protection des occupants en hôtels meublés. En 2009, 29% des ménages logés en hôtel et suivis à l'ESH sont des ménages familiaux (en couple ou monoparentaux).

[6] Voir Conseil Européen et Terre d'asile, "Mineurs isolés étrangers : vers quelle protection européenne?", colloque, Strasbourg, 20 Octobre 2010.

Pauvreté, pauvreté(s) : un phénomène multidimensionnel

La situation des enfants pauvres et de leurs familles n'a cessé de se dégrader au cours de la dernière décennie dans les pays de l'OCDE, d'après le rapport sur la pauvreté des enfants de l'UNICEF qui classait la France en 7ème position des pays riches connaissant une importante pauvreté des enfants après le Danemark, la Finlande, la Norvège, la Suisse et la République tchèque (Rapport Innocenti, 2005). Le taux de pauvreté des enfants est, en France, supérieur d'environ 1,5 point au taux de pauvreté de la population générale. Pourtant, il s'agit d'un sujet peu étudié et peu traité en tant que tel par les pouvoirs publics, malgré un contexte européen de forte réaffirmation des droits de l'enfant. Territoire des écarts, l'Ile-de-France se situe en dessous de la moyenne nationale en ce qui concerne le taux de pauvreté des 0-17 ans (17,4%), mais connaît des taux importants à Paris (20,5%) et en Seine-Saint-Denis (30,8%) (*source : INSEE, 2007*). Cette connaissance statistique ignore une partie importante de cette pauvreté puisqu'elle ne comptabilise pas les ménages sans domicile fixe ou vivant en logement collectif, ainsi que les familles sans papiers, en grand nombre en région Ile-de-France.

De plus, il faut prendre en compte le caractère multidimensionnel de la pauvreté qui revêt des formes diverses aujourd'hui, notamment en raison de la précarisation de certaines catégories d'actifs, marquées par la pauvreté par le sentiment de pauvreté. Les bouleversements de l'organisation familiale et les stratégies résidentielles, ainsi que la fragilisation du lien à l'emploi, ont en effet engendré une « pauvreté active ». Par opposition aux formes stables de la pauvreté, s'est développée une précarité liée à l'instabilité de la situation du ménage. Cette pauvreté est liée aux situations d'emploi (chômage de longue durée, contrats précaires), mais aussi aux conditions de vie des ménages (logement, santé, accès à l'éducation, sociabilité), en témoignent les travaux de l'ONPES qui estime le taux de pauvreté en conditions de vie à 12,7% en 2006. Les études du CREDOC ont montré l'importance de cette précarité et du sentiment de pauvreté des « travailleurs pauvres ». Le « sentiment de pauvreté » - ou la « pauvreté subjective » constitue une dimension importante dans l'analyse des phénomènes de pauvreté qui ne s'évaluent pas uniquement en termes monétaires. De fait, la pauvreté perçue ne recouvre pas toujours la pauvreté vécue, notamment pour les enfants et les jeunes, qui sont à la fois capables de se construire malgré leur situation et particulièrement sensibles au contexte sociétal actuel marqué par de fortes logiques de consommation. On peut donc définir trois approches de la pauvreté :

- La pauvreté monétaire (revenu inférieur à un seuil donné) ;
- La pauvreté « en conditions de vie » : privation d'un certain nombre d'éléments de consommation, de cadre de vie ou de confort que connaissent les Français ;
- La pauvreté subjective qui renvoie au vécu des personnes et la manière dont elles vivent leur situation.

Enfin, si la pauvreté et l'exclusion relèvent de la solidarité nationale et ont donné lieu à la promotion d'un certain nombre de droits sociaux (droit au logement, droit à la protection de la santé, droit à la

sécurité sociale, droit à l'éducation…), la question de l'accès à ces droits continue d'être posée en France. D'une part, l'effectivité de ces droits demeure un problème majeur pour des populations qui manquent d'informations, sont rebutées par les logiques administratives qui caractérisent l'accès à certains de ces droits, ou encore refusent volontairement d'être « assistés », voire « stigmatisés ». D'autre part, toute une partie de la population échappe partiellement ou totalement à ces droits, parce qu'elles sont sans papiers, ou parce que leur conditions de séjour ou de travail ne leur permet pas d'accéder à certains droits fondamentaux, sans disposer des conditions financières pour y accéder d'eux-mêmes (par exemple en matière de santé). Ces populations sont particulièrement nombreuses en Ile-de-France, territoire d'accueil des circulations migratoires.

Dans le cas des personnes interrogées – enfants et parents – dans le cadre de cette étude, peu d'informations précises sont connues sur leurs ressources et les conditions d'accès à leurs droits. Par contre, elles ont pu parler de leur pauvreté en conditions de vie, observables ou non par leur cadre de vie (la majorité des entretiens a été menée au domicile des personnes), et témoigner de leur vécu, de la manière dont ils perçoivent leur situation, leur vie quotidienne et leur avenir.

La question du logement : réalités et vécus

La question du logement est au cœur de la problématique de la pauvreté, notamment pour les populations rencontrées, se trouvant dans des situations particulières : famille Rom, Mineurs isolés étrangers, familles logées en hôtels… Les témoignages montrent l'importance des parcours de logement chaotiques qu'ont connus ou que connaissent les familles et leurs enfants.

Les logements sont souvent étriqués et sur-occupés. Le qualificatif « petit » revient souvent dans la bouche des enfants et des parents interviewés. Il arrive, et cela est presque automatique lorsque les familles logent en hôtel, que parents et enfants dorment dans la même pièce, *a minima* frères et sœurs partagent une chambre, voire un lit.

> *« Là-bas, c'était bien, sauf que la maison était trop petite. Il y avait une seule chambre, il y avait la cuisine. Les douches et les toilettes, c'était au même endroit. Il y avait un jardin. »*
>
> **Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social**

> *« C'était petit. On se cognait parce que, comme le lit était grand et le plafond pas très haut, on se cognait quand on se levait. »*
> La Maman explique *: « C'était des lits superposés, on [les parents] dormait en bas et lui dormait en haut. »*
>
> **Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social**

> *« C'était difficile là-bas [dans le bidonville] car il n'y avait pas d'eau et pas d'électricité. Et parfois, on a dû dormir tous les 8 dans un seul lit, l'un à côté de l'autre. C'était une très petite cabane, on avait du mal à faire à manger tellement c'était petit. » […]*
> ***[Et maintenant, dans le village d'insertion] Vous dormez ensemble, les deux garçons, est-ce que vous dormez bien ?***
> *« On a deux lits séparés. »*

Est-ce que vous êtes contents de ça ?
Les 2 frères : « oui » […]

Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et de 3 autres filles, famille Rom

Tu as une chambre à toi toute seule ?
« Non, avec ma sœur. Nous, les filles, on a une chambre, et les garçons ont une chambre. » […]
Tu as un lit comme celui de la photo ?
« Il est plus grand parce que je suis avec ma sœur. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Le manque d'espace est souvent vivement regretté car il empêche de préparer les repas et de s'attabler correctement, il empêche aussi aux enfants de jouer, voire même de ranger des jouets. Les enfants et les jeunes rencontrés portent néanmoins surtout de l'importance à la taille des pièces communes et à l'existence d'un jardin ou d'un espace vert à l'extérieur du logement ainsi qu'à la proximité de leurs copains.

La famille de Sourou (2 parents et 4 jeunes garçons de 5 ans, 4 ans, 3 ans et 6 mois) vit dans 2 chambres d'hôtel de 15 m² environ.
La maman […] explique qu'une petite cuisine est installée derrière la porte située au fond de la chambre : « On cuisine là, mais c'est trop petit pour manger donc on mange tous ensemble assis sur le lit. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Tom et Quentin habitent avec leurs parents dans un appartement HLM adapté aux personnes à mobilité réduite. L'entretien se déroule dans le salon-salle à manger de 15 m² environ.
« Avant j'habitais dans une maison, avec un étage, j'avais une cour et un jardin. » […]
Qu'est-ce qui te plaisait plus là-bas ?
« Je sais pas, sortir et, directement, je suis avec les gens là. Là, déjà je ne peux pas aller tout le temps là-bas parce qu'il faut prendre le bus, et puis voilà, ou le train. Avant je sortais, 5 minutes à pieds, et ça y est, j'étais avec tout le monde. » […]

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

Plusieurs enfants, lorsque l'on aborde leurs conditions de logement, parlent spontanément du fait que le logement soit chauffé ou non, preuve que cela n'est pas une évidence et qu'ils ont déjà vécu des moments où le chauffage a fait défaut.

Qu'est-ce que tu penses de l'endroit où tu dors ?
« Je trouve là-bas bien. »
C'est comment ta chambre ? Qu'est-ce que tu trouves bien ? Qu'est-ce que tu trouves moins bien ?
« Ce que je trouve bien : il y a la télé, il y a le chauffage. Parce qu'avec ce froid, dormir sans chauffage, c'est pas facile. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

« Ici (dans leur logement du village d'insertion), c'est bien, mais là où l'on était au début, ce n'était pas bien. Il y avait des rats et il faisait froid. Ici, nous sommes bien, il fait chaud, on a de quoi manger, mais c'est quand même difficile parce qu'on est nombreux et c'est petit. »

Marilena, 9 ans, famille Rom

Est-ce qu'il y a des choses que tu ne trouvais pas bien là-bas [dans la petite maison dans laquelle tu habitais avant] ?
« Non. » Il lève les yeux vers sa Maman qui l'encourage en lui disant : « Dis la vérité ».
Jonas reprend plus doucement : « Il y a des choses que je ne trouvais pas bien. »
Est-ce que tu as eu froid ou est-ce que c'était trop petit…
« Oui j'ai eu froid. »
Il n'y avait pas de chauffage ?
« Si, il y en a un. »

Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social

L'équipement du logement est assez peu abordé par les enfants.

Pour les deux familles vivant en HLM, l'équipement est assez minimal mais « classique » et en bon état : chez l'une, deux canapés une table de salon, un tabouret pour enfant et un meuble de télévision, chez l'autre une table ronde avec quatre chaises, une armoire-buffet et un petit bureau portant l'ordinateur. On peut penser que ces équipements ont été achetés dans les moments où les difficultés financières se sont allégées.

Pour la famille Rom ou les familles vivant en hôtel, l'équipement est réellement minimal et composé de vieux meubles récupérés : fauteuils et canapés, rares chaises, petite table…

Toutes les familles rencontrées ont une télévision et souvent un ordinateur, à part les familles en situation de très grande pauvreté (Mineurs isolés étrangers, famille Rom et familles en hôtel). La télévision semble être souvent allumée, elle l'était en tous cas presque systématiquement lorsque l'enquêtrice arrivait pour réaliser l'entretien. Plusieurs fois les parents l'ont fait éteindre durant l'entretien. Cependant, lors d'un entretien avec des enfants vivant en hôtel, les enfants regardaient régulièrement la télévision sans pour autant vraiment s'y intéresser.

Les conditions de vie des enfants sont contraintes par les faibles ressources de la famille, et vécues comme telles

La méthodologie utilisée pour discuter avec les enfants de leur situation a consisté à les faire parler de leur quotidien : la question de la précarité n'a pas été abordée autrement qu'à travers les thèmes à l'aide d'images, de photos et d'incitations à raconter leur journée. Globalement, les enfants ont conscience d'avoir connu ou de connaître une situation spécifique, des privations et des conditions de logement particulières, sans aucune énonciation directe. Pour la plupart des enfants, l'accès aux biens de consommation courants est fortement contraint : ils disposent de peu de jeux à la maison et se limitent dans les sorties. Certains connaissent de fortes restrictions dans l'accès aux biens premiers : alimentation, vêtements, loisirs…

Les témoignages des parents sur leur situation montrent les difficultés des vécus des familles en termes d'accès à des biens de consommation courants ou en termes d'articulation entre travail et garde des enfants en cas de monoparentalité…

> *« Si on a des sous, on fait du Sarmal, on mange du gâteau, on boit du jus de fruits et on offre des cadeaux. Mais avec 6 enfants, c'est trop dur. » Les enfants ajoutent que parfois ils peuvent recevoir une poupée pas chère (Marilena) ou des baskets (Zoran).*
>
> *La maman explique que, dans leur culture, il est très important que les filles portent des boucles d'oreille, mais que pour l'instant, c'est trop cher d'en avoir de belles pour Marilena.*
>
> **Parents de Marilena, 9 ans, Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et de 3 autres filles, famille Rom**

> *L'organisation de la journée change lorsque la Maman travaille : « Quand je travaille, ils vont au centre le matin et le soir, ça coûte 100 € par mois avec la cantine. »*
>
> *« Quand je travaille, je commence à 8h30 et jusqu'à 17h30. Je travaille ici [dans les villes avoisinantes], je participe à la préparation des commandes. Le mercredi je reste à la maison, je reste avec mes enfants. Ils ont du sport, ils ont des trucs à faire. Donc le mercredi, je ne travaille pas. »*
>
> *Elle explique les différences entre ses périodes de travail et ses périodes où elle reste à la maison : « Quand je travaille, je ne dois pas aller voir l'assistante sociale, je suis tranquille. Je paye le loyer, je paye mes factures. […] Maintenant comme je ne travaille pas, je suis obligée d'aller voir l'assistante sociale. Parce que le travail qu'on me propose c'est à 7 heures. Je ne peux pas aller à 7 heures, qui va s'occuper des enfants, qui va les emmener à l'école. Là, il y a le loyer qui vient d'arriver : je dois payer 512 €. Pour l'instant je n'ai pas d'aides de la CAF : ils sont en train d'étudier mon dossier. Je n'ai pas le RSA, il faut avoir 5 ans de titre de séjour. Moi j'aurai 5 ans de titre de séjour en janvier. »*
>
> *« S'il y avait quelqu'un pour s'occuper des enfants, je pourrai accepter le travail de 7h. Mais ils sont 3 : une nourrice, c'est cher. »*
>
> **Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social**

> *« Non, on n'a pas prévu de fêter Noël. On ne peut pas. » dit-elle avec un sourire triste.*
>
> **Mère de Sourou, 5 ans, et de 3 autres garçons, famille habitant à l'hôtel**

> *« On bouffe déjà chez Lidl parce qu'on n'a pas les moyens de bouffer à Carrefour. » […]*
>
> *« Moi, les espoirs que j'ai, déjà c'est de réussir à les faire vivre, déjà le temps qu'ils sont sous mon toit, de réussir à les faire manger. Ca c'est déjà une chose. »*
>
> **Père de Tom, 15 ans, et de Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social**

Face à ces situations très difficiles, décrites sans fard par la plupart des parents, les enfants ont en général un discours moins dur. Il semble que cela tienne à la fois au fait qu'ils restent dans un « monde d'enfant » dans lequel les préoccupations ne sont pas forcément les mêmes que celles

des adultes, mais aussi au fait que les enfants rechignent à évoquer les choses qui ne vont pas ou qui leur manquent.

Même petits, les enfants ont conscience des privations, mais leur appréhension de la situation est très subjective : la distinction entre pauvreté monétaire, pauvreté en conditions de vie et pauvreté subjective est donc d'autant plus pertinente dans le cas des enfants. En témoigne la discussion entre l'enquêtrice, Yenka, Jonas, Mendi et leur mère sur les différents logements qu'ils ont occupés, leur confusion mais aussi leur préférence pour l'ancienne maison, au regard de critères de jugement qui sont les leurs, mais pas ceux des adultes :

> *Yenka, Jonas, Mendi et leur mère sont passés par de nombreux logements : hôtels, logement privé, appartement HLM.*
> *La Maman intervient : « Et à l'hôtel ? ». Yenka ne comprend pas : « Au foyer ? ». La Maman répond que oui. Yenka reste perplexe : « Le foyer, c'était l'hôtel ? » La Maman explique encore qu'ils ont vécu dans un studio également.*
> *Yenka, lui, raconte : « Je jouais avec les grands. On avait fait un pari : ils m'avaient dit de sauter une corde qui était un peu haut[e]. J'ai couru, j'ai sauté, mon pied a touché la corde, je suis tombé et je me suis blessé. »*
>
> **Yenka , 8 ans, famille précaire vivant en logement social**

> *La Maman lui demande : « Tu préfères la petite maison… Pourquoi ? »*
> *« Parce que là-bas le salon est plus grand qu'ici. »*
> ***Qu'est-ce tu aimais encore là-bas ?***
> *« Le jardin. »*
>
> **Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social**

> ***Qu'est-ce que tu aimais dans l'autre maison ?***
> *« Le parc. Il y avait un parc à côté du garage. »*
>
> **Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social**

> Leur mère revient sur les conditions de vie dans l'ancien logement, dont les enfants semblent plutôt garder un bon souvenir de l'appartement *:*
>
> *« C'était petit, ça faisait 34 m², pour nous 5, avec le père de Yenka. C'était un F2, la chambre était petite mais le salon était grand. C'était vraiment trop petit, on pouvait pas entrer tous les 4 en même temps, il fallait entrer un par un. Mais ils aimaient bien car on ouvrait la porte et il y avait le jardin. »*
>
> **Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social**

Cependant, l'appréhension subjective de la situation n'est pas la seule raison expliquant le discours assez positif des enfants et des jeunes. En effet, l'expression du manque ou de l'envie de quelque chose n'a pas été très aisé pour les enfants et les jeunes rencontrés. Au milieu d'un discours mettant en avant le fait d'être « comme tout le monde », lorsque l'on en venait à aborder directement la question des ressources monétaires et de l'accès aux biens de consommation et aux loisirs, il est souvent arrivé que les enfants baissent les yeux ou parlent plus bas, par pudeur et

sans doute aussi pour éviter de mettre leurs parents dans l'embarras. Souvent, plusieurs questions ont été nécessaires pour passer du discours de façade à l'expression de manques ou de choses douloureuses. Il semble que les enfants et les jeunes aient souvent, que cela soit conscient ou pas, un réflexe, sans doute protectif, d'occultation des manques ou des dysfonctionnements. En témoignent les paroles de Yenka énoncées avant l'explication de sa maman quant au fait qu'elle soit obligée d'inscrire un seul de ses trois garçons au Club de football :

> *« La seule chose que je n'aimais pas, c'est quand ma mère elle a arrêté de nous pay… (il s'arrête), de nous amener à notre entrainement de foot. »*
>
> **Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social**

Les souhaits ou les manques, lorsqu'ils sont exprimés, concernent en général des choses « banales » : avoir une poupée, aller avec ses copains au Mc Do…

> ***Est-ce qu'il y a des jeux que tu aimerais faire et que tu ne peux pas faire ?***
>
> *« J'aimerais jouer au bar mais il n'y a pas beaucoup de jeux ici. Si on avait de l'argent, j'aimerais avoir une poupée… (ses yeux s'illuminent et elle sourit) et jouer à la poupée. »*
>
> *« En Roumanie, on avait une amie qui avait une poupée et on jouait avec elle. »*
>
> *« Je voudrais aussi jouer à faire des grillades. Je sais faire des grillades. En Roumanie on mettait des pierres, on faisait du feu et on faisait des grillades avec de l'huile, des pommes de terre et du sel sur les pommes de terre, parfois avec papa et maman. »*
>
> **Marilena, 9 ans, famille Rom**

> *« Et quand je sors avec mes copains, en général, c'est eux qui me payent le Mc Do, le cinéma et tout et tout. »*
>
> *Sa Maman lui demande : « C'est vrai ? » Tom répond : « Matthieu, il a craché beaucoup d'argent. »*
>
> **Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social**

> *« Si j'avais de l'argent, je voudrais acheter un jeu vidéo ». La maman ajoute « Une X-box ».*
>
> **Zoran, 13 ans, famille Rom**

> *« [Si j'avais de l'argent] j'achèterais de la nourriture, des boissons à partager avec les copains »*
>
> **Mano, 15 ans, famille Rom**

Parmi les enfants et les jeunes rencontrés, les plus de 10 ans ont presque tous évoqués, et souvent en premier lieu, la question de l'habillement : Tom, Zoran et Ketu expriment leur envie d'avoir de « belles affaires », Assamala également, même si elle tente d'afficher au départ un discours davantage distancé.

> ***Il y a d'autres choses qui sont plus difficiles à faire parce que tu n'as pas beaucoup d'argent ?***
>
> *« Je sais pas, avoir de belles affaires ou, je sais pas, bouger un peu aussi, c'est embêtant. »*
>
> ***Des affaires…***

« Bah, des chaussures déjà par exemple (il me montre, d'un air triste, ses baskets qui sont trouées), des pantalons, enfin voilà. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« [Si j'avais de l'argent] Je m'achèterais des vêtements pour aller à l'école, et ce qu'il faut pour aller à l'école. »

« Il me faudrait un autre sac parce que celui j'ai n'est pas assez résistant avec toutes les affaires à mettre dedans. Il faut encore quelques cahiers, et des chaussures de sport. Mais le professeur a dit que je pouvais garder les chaussures que j'ai aux pieds pour le sport pour l'instant. Et il faut que je sois propre pour aller à l'école donc il me faudrait un pantalon de rechange. »

La maman explique qu'il a deux pantalons et un pantalon de sport.

Zoran, 13 ans, famille Rom

Dans les centres commerciaux des fois je passe seulement, je vais aller visiter dedans et on ressort, sans acheter rien. »

Tu regardes ? Qu'est-ce qui t'intéresses ?

« Il y a les habits que j'aime, et puis les chaussures, et puis les crampons. Souvent c'est à cause des crampons que j'y vais, et de l'équipement. »

Il y a des choses que tu aimerais bien acheter ?

« Oui, comme les équipements, j'aimerais bien les acheter, et les habits. C'est ça. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Tu me disais « Je n'aime pas les magasins, sauf les magasins de vêtements. » : tu aimes bien acheter des habits ?

« Oui j'aime bien. Parce que quand t'as toujours les mêmes habits bah…[…] »

Tu trouves que tu as beaucoup d'habits ?

« *Non (avec une petite voix, puis plus haut), mais je n'aime pas beaucoup les jupes et tout, je ne sais pas pourquoi. Je porte beaucoup de jeans, des pantalons de sport, mais je n'ai même pas une jupe. […]* »

Et pour tes pantalons de sport par exemple, il y en a certains que tu aimes particulièrement ou peu importe ?

« Moi je m'en fous qu'il soit super, l'important c'est que j'aie un pantalon. »

Donc les marques, tout ça, tu t'en fiches ?

« Oui. Enfin, il y en a que j'aime bien. Mais quand j'ai pas les moyens, j'ai pas les moyens. Il y a des pantalons, ils sont super beaux, mais franchement ça ne m'intéresse pas. Il y a des choses que j'aime bien, que je trouve belles, belles, belles. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

La question de la consommation, parce qu'elle est source de frustration, est occultée par plusieurs jeunes rencontrés. Ainsi, Alioune évite d'aller dans les magasins :

Et, à part dans les supermarchés, vous allez à d'autres endroits, dans d'autres magasins ?

« Non, à part les supermarchés on ne va pas. »

Pourquoi ?

« Ah ! Parce qu'on n'a pas d'argent. Tu ne vas pas aller dans les magasins pour voir des trucs que tu ne peux pas avoir… »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

Assamala exprime, elle, son agacement vis-à-vis des habitudes de consommation :

« Ca me fait penser à un magasin. En tous cas il est bien grand. Ca sert à quoi de faire des grands magasins ? (Elle prend un air agacé) Tu fais un petit magasin, tu mets plein de choses dedans et c'est fini. Il y a des magasins tu rentres dedans et il n'y a personne qui achète ».

Donc toi tu n'aimes pas les grands magasins ?

« Non. Sauf ceux où il y a de la nourriture bien sûr. Mais quand il n'y a pas de nourriture, ça sert à rien. Sauf quand il y a des habits aussi, des trucs bien chers aussi. En plus, il y a des voitures à 4 000 €, 5 000 €. Même les magasins de vélos : 150 € : ils ne peuvent pas faire 50 € ?! (Elle a une intonation agacée) Tu vois les vélos pour les bébés là, c'est 25 €. Et puis, il y a des gens, ils achètent quelque chose et ils le revendent tout de suite. (On sent dans sa voix qu'elle n'approuve pas ce comportement.)» […]

Assamala, 10 ans, famille modeste

La restriction des ressources expliquent différents arbitrages faits par les parents et les conséquences sur la vie de la fratrie :

« Ici, c'est difficile car on n'a pas beaucoup d'argent. Maman ne peut pas acheter tout ce qu'elle veut. Par exemple, si elle achète 2 bananes, les plus petits ou les autres se fâchent parce qu'il n'y en a pas pour tout le monde. »

Marinela, 9 ans, Famille Rom

« La Maman explique qu'elle accompagnait ses fils dans des sorties et des activités mais que sa situation financière l'oblige à se restreindre : « […] Je les accompagnais : ils faisaient du foot, Yenka et Jonas, ils faisaient du sport, les 2. […] Comme je n'a[i] de l'argent que pour une seule personne et que Jonas joue bien, j'ai mis Jonas, mais quand je travaillerai, je mettrai Yenka. » La Maman explique qu'elle ne peut pas se permettre de payer les 120 € par an et par enfant demandés par le club. […]

« Si mon salaire était régulier, [j'inscrirais aussi] Mendi et Yenka, parce qu'ils demandent « Mais pourquoi nous on reste toujours à la maison ? », il n'y a que Jonas qui fait du foot. Je les vois, ils sont tristes. Ils me demandent : « Maman, quand est-ce que tu vas trouver du travail ? On pourra aller faire du sport. »

On observe que c'est grâce à l'offre scolaire/périscolaire et associative que les enfants ont accès à un certain nombre de biens et de loisirs, en particulier pour les vacances :

« Tu aimes bien la mer ? Tu es déjà allée ?

« Oui je suis déjà allée à la mer, et à l'Océan Atlantique aussi. Je suis allée avec le club : on a vu les marais salants et tout et tout. J'avais 8 ans ou 9 ans. »

Et avec tes parents ou tes frères et sœurs, tu es déjà partie en vacances ?

« Je suis déjà partie en Afrique, je suis passée par le Mali, et en Gambie aussi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

« Je suis allé à la ferme avec l'école. »

Ah bon, c'est super. Tu es aussi allé à d'autres endroits avec l'école ?

Il dit oui et réfléchit mais peine à m'expliquer. Sa maman prend la parole : « Il est parti en vacances 2 semaines avec l'école. »
Qu'est-ce que tu as fait pendant ces vacances ?
« J'ai mangé des chocolats, de la salade avec des tomates. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Hors cadre scolaire ou de centre de loisirs, les vacances apparaissent aux enfants et jeunes rencontrés comme exceptionnelles, voire inaccessibles :

Et ton meilleur souvenir, dans les derniers mois ?
« J'étais en vacances chez ma sœur à Bordeaux. » […]
« Les vacances avec ma sœur. » « J'étais jamais parti en vacances de ma vie. »
Tu es allé voir la mer ?
Il me reprend : « L'océan. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« Pour les vacances, les enfants voulaient partir mais comme je n'ai pas beaucoup travaillé cette année, je n'ai pas pu leur offrir. Je dois d'abord payer le loyer. Quand je travaille, je sors avec eux et je les emmène à l'étranger voir des copines qui nous invitent en Belgique, en Allemagne par exemple. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans,
famille précaire vivant en logement social

La situation d'accès à l'alimentation et aux loisirs est très particulière pour les Mineurs isolés étrangers rencontrés, complètement pris en charge par le milieu associatif :

Et tu manges où ?
« Je mange au resto. Il y a plusieurs restos, mais moi je mange à Hoche. »
Comment tu payes ?
« A l'association, ici au centre, ils nous donnent des tickets pour manger : 15 € par jour, pour le matin, le midi et le soir. » […]
« J'aime aller au cinéma, et puis aller regarder le match de foot. »
Tu as déjà fait ça ?
« Oui, on est allé voir le match de rugby Paris contre Toulouse. »
Avec d'autres personnes de l'association ?
« Oui. »
Et tu as fait d'autres choses encore, le week-end ?
« On est allé au patinage. Bon, moi je n'aime pas le patinage (Il rit : on comprend qu'il est beaucoup tombé). On est allé au bowling, là j'aime bien ça. Et puis aussi, comment on dit ça, là où on joue avec le fusil : le lasergame. » […]
Tu regardes le foot à la télé *?*
« Oui, je regarde dans ma chambre. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Pour certaines familles, la prise en charge associative, notamment périscolaire, est aussi le moyen pour que les enfants soient suivis et aidés à faire leurs devoirs par manque de « compétence » ou parce que le logement ne permet pas des conditions de travail satisfaisantes pour les enfants le soir :

> *« Les enfants vont au centre d'animation (…) et font leurs devoirs là-bas parce que je ne peux pas les aider. Les plus grands, s'ils n'ont pas fini, terminent leurs devoirs dans l'autre chambre ou ici, sur le parquet. » […]*
>
> *«Ils vont partir en vacances pour Noël : ils vont aller dans une famille pendant 2 semaines, je ne sais pas où, peut-être près de la mer ou à la montagne, avec une association. »*
>
> **Mère isolée de 5 enfants, famille habitant à l'hôtel**

> *« Oui, il aura besoin de faire ses devoirs. Il faudra que quelqu'un l'aide à lire et à écrire parce que moi je ne sais pas : je ne suis jamais allée à l'école. »*
>
> **Mère de Sourou, 5 ans, et de 3 autres garçons, famille habitant à l'hôtel**

Une identité définie par l'école, la famille et les relations sociales, comme tous les enfants de leurs âges

L'ECOLE

Malgré ces restrictions et ces contextes de vie difficiles, les enfants enquêtés ont une appréhension de leur situation globalement positive, certains étant étonnés que toutes ces questions leur soient posées, à eux, qui vivent une vie « normale ». Au cœur de leur vie : l'école, lieu d'intégration et de sociabilité, lieu de jeux et d'activités également (à travers le centre de loisirs ou l'étude) quand les conditions de vie et de logement ne permettent pas de disposer de certaines ressources à la maison (jeux, aide scolaire parentale, bureau pour faire les devoirs…) :

> *« J'ai choisi cette photo parce que j'aime bien l'école, enfin c'est pas que j'aime bien l'école, mais j'aime bien travailler avec mon maître. »*
>
> ***Comment tu te sens à l'école ? Tu es en quelle classe ?***
>
> *« Je suis en CM2. Et ben, en classe, je me sens bien. […]*
>
> ***Tu vas à l'école pas loin de là où tu habites ?***
>
> *« Non, c'est pas loin. C'est, on va dire, comme d'ici jusqu'au Mc Do. » […]*
>
> *« Il y a un club (…) et on y est tout le temps. C'est pour faire nos devoirs, mais quand on a fini nos devoirs on peut jouer. Donc quand on sort de l'école, on va là-bas, on goûte, on fait nos devoirs et après on joue. »*
>
> ***Tu fais des devoirs avec qui ?***
>
> *« Il y a Jean, il y a Amélie : avec des animateurs quoi. »*
>
> **Assamala, 10 ans, famille modeste**

> ***Est-ce que tu es heureuse d'être dans cette école ?***
>
> *Elle répond « oui » avec un sourire et en français. « Je suis très contente d'aller à l'école et quand je rentre le soir, j'essaye de lire, de progresser pour que la maîtresse soit encore plus contente de moi.» […]*

Tu apprends tes leçons ici, chez toi ou toujours avec Amina ?

Le papa intervient pour dire Marilena travaille beaucoup, voire trop, elle lit, regarde ses cahiers et fait ses devoirs jusque 22h, parfois 23h ou minuit.

Marilena explique que « pour moi ce n'est pas de trop parce que j'aime bien écrire et apprendre. » « A l'école aussi, j'aime beaucoup écrire. »

Et tu aimes lire aussi ou plutôt écrire ?

« J'aime aussi lire, et j'ai eu un livre d'Emilie, avec la CLIN et je lis ce livre le soir ».

Elle nous demande avec enthousiasme si l'on veut voir son livre et va nous le chercher. …]

Marilena a ouvert son livre et montre la page à laquelle ils en sont : la leçon sur la visite au zoo. Elle nous lit le texte en déchiffrant avec difficulté. Elle fait preuve d'une grande application et d'enthousiasme (montre le livre en souriant) tandis que ses parents et ses sœurs observent la scène avec attention et admiration.

Marilena, 9 ans, famille Rom

Le frère de Marilena n'a pas pu être inscrit et témoigne :

Mano, toi tu ne vas pas à l'école ?

« Non »

Et-ce que tu peux nous expliquer si tu regrettes, ou si ça ne te dérange pas ?

« Ce serait mieux si j'arrivais à aller à l'école. Ca me rend un peu malheureux de ne pas y aller. »

Mano, 15 ans, famille Rom

L'école est au centre de la vie des enfants et des jeunes pour ce qu'elle offre également en termes d'apprentissage, comme condition de l'insertion future dans la société, notamment pour les enfants de familles migrantes. Pour les jeunes mineurs isolés étrangers, motivés par un réel désir d'ascension sociale en lien avec leur parcours migratoire, l'école revêt un caractère intégrateur important :

Qu'est-ce que c'est ?

« C'est des jeunes, avec des sacs, ils vont à l'école. »

Pourquoi [tu as choisis] celle-là ? Qu'est-ce que ça te dit ?

« Pour moi particulièrement ça me dit beaucoup de choses en fait. Moi je n'ai pas connu ça dans mon enfance. C'est maintenant que je connais ça, en France ici. »

L'école qu'est-ce que t'en penses ?

« Pour moi, l'école c'est la meilleure chose au monde. Sinon, tu ne sais pas lire, tu ne sais pas écrire, t'es foutu. »

Donc c'est important…

« Très important. »

Et ici tu y vas ?

« Oui, ici on fait les cours et après on rentre à l'appartement.

En fait, moi je n'ai pas connu ça. Je ne suis jamais allé à l'école quand j'étais petit, jamais. C'est à mon arrivée en France, j'ai trouvé l'association, qui sont bien. Ils nous aident à développer ce qu'on veut devenir. A bien faire les cours. Il y en a plein qui ne savent même pas lire, qui ne savent même pas parler le français. Mais, Dieu merci, grâce à eux, on se débrouille et petit à petit ça va. »

Pourquoi tu penses que c'est vraiment très important de savoir lire et écrire ?

Il me regarde d'un air grave et dit : « C'est très important. Si on ne sait pas lire, vraiment… Dans le monde d'aujourd'hui, tout est électronique en fait. Par contre, chez nous… Même chez nous pour l'avenir, tout est électronique. Même si tu n'es pas allé à l'école tellement de temps, il faut te débrouiller pour pouvoir faire tes papiers, ne pas toujours aller voir quelqu'un pour demander « Est-ce que tu peux écrire ça pour moi ? ».

Oui, pour pouvoir te débrouiller tout seul…

« Oui, pour pouvoir se débrouiller tout seul… »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

« C'est quoi ça, c'est à l'école non ? »

Ca te fait penser à quoi ?

« Ca me fait penser quand je suis avec mes amis et je suis avec les éducateurs, et ils donnent des idées. Le monsieur là, je le vois, il est en train de parler aux jeunes. »

Il se tourne vers son éducatrice : « C'est pas ça ? ». Elle lui répond « Si c'est ça… »

Et alors, ça te plait ça ?

« Oui j'aime bien ça, parce que si les jeunes viennent d'arriver dans un pays, il faut des gens pour te donner des idées, te dire ce que tu dois faire, ce que tu ne dois pas faire… »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Ces témoignages montrent l'importance de l'accompagnement dont ces jeunes bénéficient, ce qui a été observable pendant l'entretien, par les échanges de regard et autres marques de soutien ou de confirmation qu'ils ont adressés à l'éducateur présent.

Enfin, pour les familles vivant en hôtel et sans papiers, la question de la scolarisation est complexe parce que les changements d'hôtels nombreux et les conditions d'inscription spécifiques :

La Maman explique : « Quand il était en petite section, comme je n'avais pas de papiers, il ne pouvait pas aller à la cantine. Et il allait à l'école seulement le matin de 8h à 11h. »

Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social

Auparavant, Madame nous explique qu'elle n'avait pas de toit fixe et a bougé d'hôtels en hôtels. Elle dit que les enfants en ont souffert. Cependant, malgré les multiples déménagements, Yenka n'a changé que 2 fois d'école. […]

Elle emmène ses garçons chaque matin : « Je prends le bus pour emmener Yenka et Jonas à l'école. Mendi va ici, à côté. A la mairie, on m'avait dit qu'à cette école, il y avait de la place pour Yenka et Jonas mais pas pour Mendi. Le jour de la rentrée, je suis allée voir le directeur et il m'a dit qu'il y avait de la place pour Mendi mais pas pour Yenka et Jonas. Mais Mendi n'était pas inscrit. Tous les matins, Mendi et les 2 grands commencent à 8h20, donc je vais d'abord déposer Mendi puis je prends le bus avec Yenka et Jonas. Je les accompagne tous les jours. Ils doivent traverser la rue, des fois ils peuvent jouer et ne pas voir l'heure, et puis c'est l'hiver, il fait sombre. »

L'organisation de la journée change lorsque la Maman travaille : « Quand je travaille, je les emmène au centre, et si je finis tôt je vais les chercher. Sinon, ils restent à l'étude. » « La

cantine et l'étude, ça coûte 70 à 90 € par mois » « Quand je travaille, ils vont au centre le matin et le soir, ça coûte 100 € par mois avec la cantine. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

RELATIONS FAMILIALES ET SOCIALES

Comme tous les enfants de leurs âges les enfants valorisent leur univers familial (les parents et la fratrie) et social.

Les enfants et les jeunes rencontrés ont assez peu parlé des relations qu'ils entretiennent avec leurs parents mais davantage de celles qu'ils ont avec leurs frères et sœurs et éventuellement de leurs cousins/cousines.

« Ca [cette photo] me fait penser à la famille. J'aime pas quand les gens sont enfants uniques. Je dis pas que c'est nul, mais moi j'aimerais pas. Moi je m'amuse bien avec mes frères. »

C'est important pour toi d'avoir des frères et sœurs ?

« Oui, très important même. J'y tiens. J'y tiens comme si c'était moi-même. Mais il y a des choses que je n'aime pas. Comme quand on me vole mes affaires par exemple. Quand j'ai des trucs on me les prend, et après quand je dis « C'est qui ? », ils disent tous « C'est pas moi. » Personne se dénonce. C'est chiant. Enfin, on a tous volé dans notre vie. »

D'accord, les frères et sœurs, mais il y a les parents aussi… Tu passes du temps avec tes parents ?

« J'aime bien leur poser des questions. Parce que si tu ne poses pas de questions, tu ne peux pas savoir la vie… » […]

Assamala, 10 ans, famille modeste

De façon générale, les parents apparaissent dans le discours des enfants (plus chez les plus jeunes que chez les plus de 10 ans) mais davantage dans la description de la vie quotidienne (courses, interdictions de sortir, contrainte de déménagement) que dans l'analyse des relations qu'ils entretiennent. La présence des parents lors de la plupart des entretiens pourrait expliquer cela, en lien avec une forme de réserve. La famille est également un projet, comme nous le verrons plus loin.

Les amis, les copains sont également très importants pour eux quel que soit leur âge : les enfants citent avec facilité les noms de leurs copains et en parlent avec enthousiasme. De façon générale, leur situation ne semble pas avoir impliqué de l'isolement social :

Tu as des copains ?

« Oui »

Beaucoup ?

« Oui, 4 : Farah, Maxime, Léo et Guerra. »

Qu'est-ce que tu fais avec tes copains ?

« On joue à chat à la récréation. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Et qui sont tes copains ?

« Il y en a un qui est à mon école, il y en a qui sont au collège et d'autres qui sont à l'autre école, là-bas. »

Ils n'habitent pas loin d'ici ?

« Il y a mon cousin qui n'habite pas loin d'ici. Il vient aussi jouer avec nous. »

Est-ce que tu penses que tu as beaucoup de copains ?

« Oui »

Et est-ce que tu aimes ça, avoir des copains ?

Il répond avec empressement : « Oui ».

Qu'est-ce que vous faites avec tes copains ?

« On joue au ballon. On joue sous le préau, à chat, et à d'autres jeux. »

Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social

Tu as des copains, des copines [ici] ?

Assamala fait signe que oui, beaucoup. « Il y en a une qui habite là-bas, une autre qui habite là-bas, une autre là-bas… »

Donc dans ton immeuble, il y a beaucoup de gens que tu connais ? Des copines de classe…

« Oui j'ai mes amis. »

Tu les vois en dehors de l'école ?

Elle répond oui, d'une intonation qui fait comprendre que cela est évident pour elle.

« Il y a un club, […] on y est tout le temps. C'est pour faire nos devoirs, mais quand on a fini nos devoirs on peut jouer. Donc quand on sort de l'école, on va là-bas, on goûte, on fait nos devoirs et après on joue. » […]

Assamala, 10 ans, famille modeste

Tu m'as dit, pour aller au bowling, il faut de l'argent et des copains… Tu as des copains toi ?

Il rit et répond ce qui pour lui est une évidence : « Oui, j'ai des copains ici, à l'association. »

Qu'est-ce que tu fais quand tu es avec eux ?

« On va aller se promener. On va au jardin pour s'asseoir et discuter un peu. C'est ça. »

Tu t'entends bien avec les gens qui dorment au même endroit que toi ?

« Oui, je n'ai pas de problème moi. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Donc tu as beaucoup gardé contact avec tes amis de là-bas ?

« Bah, oui, c'est à 15 km, c'est pas loin. Le réseau d'amis, c'est toujours le même, ça ne bouge pas. »

Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

Et tu as beaucoup de copains ? Tu les connais d'où ?

« En France, ici, j'ai beaucoup de copains en fait. Moi je suis un gars, je suis pas si timide que ça. J'aime me rapprocher des gens en fait. J'aime me rapprocher des gens pour expliquer les soucis que j'ai. Ca vient comme ça en fait. »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

Ce dernier extrait illustre l'importance que prennent les relations sociales dans des parcours de vie très complexes et douloureux.

Certaines relations familiales et sociales sont impactées par les situations vécues, notamment en lien avec un parcours migratoire ayant éloigné les jeunes ou enfants de leur réseau social et familial dans leur pays d'origine :

> ***Tu as gardé des contacts avec ta famille ou tes amis là-bas [en Afrique] ?***
> *« Oui, avec mes amis beaucoup plus : je les appelle presque tout le temps. »*
> ***Et tu penses que tu vas retourner les voir ?***
> *« J'espère oui.»*
>
> **Assamala, 10 ans, famille modeste**

> *« Je rêve de partir en vacances avec mes parents dans mon pays car il y a là-bas des cousins, des oncles et tantes que je voudrais revoir. Quand on sera libre (le papa travaille) »*
> *Son père précise que c'est surtout sa grand-mère que Marilena voudrait revoir. […]*
> *« Depuis que je suis en France, je n'ai pas revu ma famille de Roumanie, mais on a des photos, alors je regarde les photos.».*
> *« Ma grand-mère me manque. Si on avait beaucoup d'argent, on irait la voir. »*
>
> **Marilena, 9 ans, et ses parents, famille Rom**

Les relations sociales sont également largement liées à l'accès à la scolarité. Mano, qui n'est actuellement pas scolarisé, s'en trouve très handicapé dans ses relations sociales et le regrette :

> ***Comme tu ne vas pas à l'école, tu ne vois pas de garçons ou de filles de ton âge ?***
> *« Non, à part Zoran (son frère)».*
> ***Est-ce que ça te manque ?***
> *« Oui, ça me manque d'avoir des amis de mon âge. »*
> *Le père ajoute à propos de Mano: « Il ne connait que les gens d'ici au village ».*
> ***Et si tu avais des amis de ton âge, qu'est ce que tu ferais avec eux ?***
> *« On irait ensemble en ville, on irait se promener... »*
> *Son frère, Zoran, ajoute « Il rencontrerait des copains de classe, qui ont le même âge que lui. »*
>
> **Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et leur père, famille Rom**

La santé au cœur du vécu de la situation précaire de l'enfant et de la famille

A travers les images et les photos, il a été possible d'aborder la question de la santé et du rythme de vie. De façon générale, les enfants apparaissent en bonne santé et avoir un accès aux soins par le biais de *leur* docteur ou de l'association qui les accompagne.

> ***Tu cours vite, tu es en forme toi ?***
> *« Oui. »*

Il fait froid en ce moment, tu n'es pas malade ? Tu te couvres bien pour ne pas avoir froid ? Qu'est-ce que tu mets ?

« Je mets mes gants, un chapeau parce qu'il fait froid, un gros pull, plus un petit pull. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Ta Maman dit que tu as de l'asthme. Qu'est-ce que ça fait quand tu as de l'asthme ?

« Je tousse. Je vomis. Je prends toujours la Ventoline. »

Ca arrive souvent que tu aies des crises ?

« Oui, mais pas tout le temps. »

Et quand tu as des crises, tu vas chez le Docteur ?

« Oui, chez le Docteur Ali. »

Il est gentil, tu aimes bien aller chez le Docteur ?

« Oui. »

Tu connais d'autres docteurs ?

« Oui : Docteure Jeanne, c'est pour mon grand frère. »

La Maman dit que non.

Mendi se reprend : « Ah non, d'accord. » et sa Maman explique qu'il s'agit du pédiatre.

« Et même il y a un hôpital aussi. »

Mendi, 5 ans,
famille précaire vivant en logement social

Tu es en bonne santé, tu es en forme ? La santé, ça te fait penser à quoi ?

« Ca me fait penser à moi. Maman me dit souvent que je ne m'occupe pas très bien de moi. Parce qu'en fait, comme je fais du sport, j'aime bien tomber, je sais pas pourquoi. Quand je cours, je tombe. Les gens disent que c'est parce que je ne fais pas mes lacets mais c'est rare de tomber avec ses lacets, c'est vrai. »

Si tu attrapes un rhume ou la grippe, qu'est-ce que tu fais ?

« Je le dis à ma mère et on va chez M. Amich. C'est pas lui mon docteur, mais mon docteur, il habite loin loin loin loin (elle appuie ses mots). Il habite à Château rouge : j'ai la flemme d'aller là-bas !! Je vais à pieds. M. Amich, il habite juste en face de chez moi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Le témoignage de Ketu montre lui, que sa santé ne peut qu'être bonne, qu'il n'envisage pas cela autrement parce qu'il n'a jamais eu de problème de santé malgré son parcours de vue difficile, mais peut être aussi parce qu'il n'ose envisager ce type de problèmes.

Qu'est-ce qui te plait dans le foot ?

« Le foot, si tu joues, ça t'évite beaucoup de choses, comme les maladies, tu vois ? C'est bon pour la santé. »[…]

Et cette photographie là, qu'est-ce que tu en dis ?

« C'est quoi ça ? C'est pas ce que le docteur met dans les oreilles ? Mais je sais pas le nom… »

C'est pas grave ! C'est un stéthoscope.

Tu as déjà vu ça, donc tu es allé chez le docteur…

« Oui, je connais ça depuis que j'étais dans mon pays. »

Là, c'est l'hiver, il fait froid. Si tu es malade, qu'est-ce que tu vas faire ?

« Malade comme quoi ? Un rhume, ce n'est pas une maladie ça ! (Il rit) »

Mais si tu as quelque chose d'un peu plus grave, comme une angine ou une grippe…

« Non, moi je ne tombe pas malade comme ça ! (Il dit cela avec assurance.) Moi j'ai passé 5 ans maintenant sans tomber malade. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Trois familles sont particulièrement touchées par une problématique de santé, conditionnée par la faiblesse des ressources monétaires du ménage :

« Et aussi… Si on avait beaucoup d'argent, ce serait possible de faire soigner Maman, d'aller chez le médecin quand quelqu'un est malade. On mettrait de l'argent de côté pour l'utiliser si quelqu'un est malade, l'argent serait pour se soigner, pour soigner ceux qui en auraient besoin. » Elle répète et parle de sa petite sœur également, qui doit aller chez le médecin « quand elle est malade. » […]

Marilena, 9 ans, famille Rom

A la maman : qu'est-ce que vous avez comme maladie ?

« J'ai un problème de vue, je ne vois pas de l'œil gauche, j'ai beaucoup de maux de tête et des douleurs au niveau des cervicales depuis la naissance de Zoran. J'ai aussi des tremblements au niveau de la tête. » […]

« J'aimerais avoir un peu plus d'argent pour pouvoir me soigner et prendre soin de mes enfants. J'ai 6 enfants, j'ai besoin d'avoir la santé pour les faire grandir. »

Mère de Marilena, 9 ans, Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et de 3 autres filles, famille Rom

« Déjà, [on est dans ce nouveau logement parce que] c'est un peu d'argent, et puis pour ma mère qui est handicapée. » […]

« J'ai eu un problème. On va dire ça comme ça. Enfin, j'ai eu une maladie. J'avais une maladie à l'os : ça s'appelle une ostéochondrite, c'est la tête du col du fémur qui se détruit. En gros mon bassin, bah voilà. »

Et maintenant, tu es en bonne santé ?

« Ca va. Bah oui (il sourit). »

Comme un jeune de ton âge, c'est ça ?

« Bah oui. »

Et si tu es malade, tu vas où ?

« Je reste à la maison. Je vais pas chez le médecin quoi. »

Pourquoi ?

« Parce que 22 € la consultation, ça revient cher au bout d'un moment. »

Tu es souvent malade ?

« Assez. » […]

Et qu'est-ce que tu aimerais qu'il t'arrive, disons dans le mois qui vient ?

« Que ma mère elle se remette de sa maladie. » Tom a les yeux qui brillent lorsqu'il dit ça. Sa maman pleure en silence. Ils s'échangent des sourires. Le père est ému et sourit lui aussi mais, après un long silence, dit « Oui, mais ce n'est qu'un rêve, alors arrêtez de rêver… »

Je m'adresse à la Maman pour lui dire que je comprends bien ce qu'elle me dit. Elle me répond que ça pourrait être mieux mais que ça va. Tom ajoute : « C'est difficile ».

Qu'est-ce qui te fait peur dans ta vie, ou qu'est-ce que tu n'aimes pas ?

« Voir ma mère comme ça. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« Quand je travaille, je gagne 1200 € par mois. Si Mendi ne tombe pas malade, je peux aller jusqu'à 1300 – 1400 €. Mais s'il tombe malade, avec l'hiver ça arrive souvent, il peut faire des crises [d'asthme], je ne vais pas au travail et je gagne moins. Il faut aller à l'hôpital, s'il refait une crise la nuit, il faut retourner. Je préfère ne pas le laisser garder par quelqu'un s'il fait une crise, c'est mon fils. C'est déjà arrivé plusieurs fois que les pompiers viennent le chercher pour une crise d'asthme, ils nous connaissent même aux urgences. »

La Maman explique que Mendi ne quitte pas sa Ventoline et que le médecin de l'école est au courant du problème.

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans,
famille précaire vivant en logement social

Dans ces exemples, les difficultés de santé pèsent sur le budget des familles, que ce soit parce qu'elles induisent des dépenses supplémentaires ou parce qu'elles impliquent un manque-à-gagner. Si les dépenses de soins apparaissent trop importantes par rapport au budget, les familles y renoncent, cela évidemment au détriment de leur santé. La question de l'accès aux soins et de la connaissance des droits de la part des jeunes est également posée par la réflexion de Tom sur le prix de la consultation médicale. Il veut sans doute avant tout mettre en évidence le fait que les dépenses de santé représentent un poids financier important dans sa famille et qu'il essaye, à sa mesure, de ne pas les aggraver. Toutefois, on peut même se poser la question de la connaissance du système de remboursement par la sécurité sociale : le connait-il, et si non, irait-il plus facilement chez le médecin en le connaissant ?

Enfin, la situation apparaît particulièrement difficile et précaire pour les familles logées en hôtel, en raison de l'exiguïté des locaux, mais aussi de leur insalubrité et de la vétusté des meubles qui impactent la santé des occupants … :

« Avec la télévision, c'est difficile aussi, parce que quand elle est allumée, les enfants ne peuvent pas dormir trop tôt. Des fois, ils dorment à l'école parce qu'ils sont fatigués. Ils ne dorment pas beaucoup ici. » […]

Ici, le lit a dû être changé, c'est pour ça que pour l'instant il n'y a pas de lit mais seulement un matelas. On avait tous attrapé des boutons, même les enfants. » Mme TJADO me montre les piqures qu'elle a sur les bras. « On est allé voir le médecin : il a dit qu'il fallait changer le lit. Depuis, ça va mieux mais on attend un nouveau lit. »

Mère de Sourou, 5 ans, et de 3 autres garçons,
famille habitant à l'hôtel

Une projection dans l'avenir qui ne semble pas entachée par leur situation

Les rêves des enfants enquêtés sont les rêves d'avenir de tous les enfants, qu'ils soient petits (devenir footballeur ou infirmière) ou adolescents (avoir un métier). Les plus jeunes parlent de métiers qui les font rêver, notamment en rapport avec le sport ou avec leurs centres d'intérêt.

Est-ce que tu as un rêve ?

« Un rêve ? Un rêve de catch ? »

Tu voudrais faire du catch ?

« Oui, quand je serai grand. Et comme métier je serai pompier. »

Est-ce que tu sais s'il faut aller à l'école longtemps pour être pompier ?

Sa Maman demande « Il faut aller où ? »

« Euh, au collège… Après je ne sais plus. »

La Maman aide : « Au lycée, et à l'université. »

Qu'est-ce qui te plait dans « être pompier » ?

« Sauver les gens, s'il y a du feu à la maison ». « Et c'est bon » dit-il pour conclure.

Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

Est-ce que tu as des idées de ce que tu aimerais faire quand tu seras grand ?

« Oui »

Alors, c'est quoi tes idées ?

Il réfléchit un peu et dit « Etre peintre ».

Pour faire quelle peinture ? Sur les murs ? Sur les tableaux ?

« Sur les tableaux. »

Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social

Je lui propose alors de me raconter ce qu'il aimerait faire plus tard. Il répond « Footballeur ».

Youssou, 7 ans, famille modeste

Tu sais déjà ce que tu aimerais bien faire ?

« Infirmière ou maîtresse. »

Et si tu veux être infirmière ou maîtresse, qu'est-ce que tu penses que tu dois faire pour y arriver ?

« Je dois d'abord passer mon bac et après, je sais pas, c'est lui (elle montre l'éducateur qui est à côté de nous) qui m'en a parlé : il y a différentes classes de trucs que tu peux faire.

Tu peux faire infirmerie et tout et tout et puis ils t'évaluent pour dire si tu peux devenir infirmière ou pas. Tu fais des stages aussi je pense.

Mais pour pas soigner des gens, pour soigner des animaux, parce que les gens j'aime pas trop. J'aime bien les gens, j'aime pas les animaux mais je préfère les soigner parce que les gens, enfin nous les humains, c'est un peu dégoutant. »[…]

C'est un beau projet. Et qu'est-ce qu'ils disent de ça tes parents ?

« Ils sont contents. Ils veulent que je continue. Voilà. » […]

Assamala, 10 ans, famille modeste

Les jeunes, à partir de 15 ans, envisagent les choses de façon plus concrète : ils sont davantage conscients des difficultés qu'ils risquent de rencontrer dans leur projet ou qui les ont déjà obligées à changer de projet. Les changements d'orientation ou l'arrêt d'une formation sont le plus souvent en lien avec des difficultés scolaires.

> ***Tu veux continuer d'aller à l'école pour apprendre à lire et à écrire, et après, tu aimerais bien faire une formation ?***
>
> *« Oui, oui. Moi, particulièrement, mon niveau ne permet pas de faire ça mais c'est de l'électricité que je voulais faire, de l'électricité auto. »*
>
> ***Tu penses que c'est possible ?***
>
> *Il soupire : « Ah en France, individuellement c'est possible, je connais mon travail, mais techniquement, ce n'est pas possible. Si c'est sur le papier, ce sera très dur pour moi d'apprendre. »*
>
> ***Ce sont les examens…***
>
> *« Oui, les examens, ce sera chaud en fait. »*
>
> ***Qu'est-ce que tu aimerais bien pour ton avenir encore ?***
>
> *« Mon avenir, ici, ce n'est pas l'électricité. J'aimerais faire de la maçonnerie en fait. »*
>
> ***Tu voudrais construire quoi ?***
>
> *« Des bâtiments. »*
>
> ***Et ça, tu penses que c'est plus possible que de devenir électricien ?***
>
> *« Ca, je vais tenter ma chance, pour voir. »*
>
> **Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger**

> ***Et tu es en quelle classe ?***
> *« Je suis en 3e Découverte professionnelle. »*
> ***Qu'est-ce que tu y apprends ?***
> *« C'est un truc de maçonnerie ça, mais bon, ça ne m'intéresse pas trop. C'est un truc de remontée à niveau en fait. Ca me permet de remonter ma moyenne et après je vais essayer d'aller à Etiolles. »*
> ***Qu'est-ce qui t'intéresse à Etiolles ?***
> *« Cuisine, restauration. »*
>
> **Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social**

Mano, lui, peut-être parce qu'il n'a pas encore été scolarisé en France, garde une conception très positive et très simple de son futur parcours de formation :

> ***Mano, si tu ne vas pas à l'école, est-ce que tu aimerais apprendre un métier ?***
>
> *Immédiatement : « Oui ».*
>
> ***Lequel ? Tu as une idée ?***
>
> *Il répond avec un grand sourire : « mécanicien ». « Je voudrais réparer les voitures ».*
>
> ***Est-ce que tu penses que ça peut se réaliser ?***
>
> *« Oui. »*
>
> ***Et comment tu penses faire pour que ça se réalise ?***
>
> *« Il faut que je passe le permis de conduire et que j'aille à l'école de mécaniciens. »*
>
> ***Comment penses-tu faire pour avoir le permis ?***

« Il faut que j'aille à l'école pour apprendre tout ce qu'il faut savoir pour avoir le permis. »

Mano, 15 ans, famille Rom

Parfois les difficultés rencontrées par les jeunes dans leur projet d'avenir sont financières : ainsi, Quentin a dû renoncer à passer son bac pro en commerce car, faute d'avoir assez d'argent pour passer le permis, il ne pouvait pas se déplacer en voiture comme cela était nécessaire pour son stage.

« J'ai arrêté les cours il y 2 ans à peu près. Je faisais un bac pro commerce. Concrètement, j'ai arrêté en bac pro parce que je ne voyais pas l'intérêt de continuer plus loin à ce moment là. Et puis pour continuer, il aurait fallu que j'aie le permis et je n'avais pas le permis à cette période là. Donc voilà. » […]

Pourquoi tu t'es décidé à passer le permis ?

« Parce que sans le permis, tu ne fais rien. Et moi, je voudrais faire commercial ou vendeur immobilier, donc c'est quelque chose que j'ai, enfin que j'aurai, besoin. Et puis même, les transports tout le temps, c'est pas très pratique. »

Et pourquoi maintenant ?

« Parce qu'il y a eu les finances qui ont suivi. Voilà. »

Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

De façon générale, les enfants et les jeunes sont encouragés par leurs parents et leur entourage (éducateurs par exemple) à bien travailler à l'école, à faire des études, etc. Le plus souvent, les enfants avec lesquels nous nous sommes entretenus savent qu'ils iront ensuite au collège et certains parlent aussi du lycée.

Pourquoi est-ce que tu choisis celle-là ?

« Je choisis celle-là parce que quand je la regarde ça fait penser à des études et mes parents ils ont envie, enfin mes parents et moi et toute la famille, ils veulent que je travaille… »

Assamala, 10 ans, famille modeste

La projection dans l'avenir est forte du point de vue des parents qui portent globalement un projet d'intégration fort pour leurs enfants, à l'exception d'une famille, plus fataliste…

« Je voudrais que les enfants aillent jusqu'au bout, qu'ils aillent à l'école, pour avoir un diplôme, une formation. » […]

« J'ai 2 projets : avoir un travail et éduquer mes enfants. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans,
famille précaire vivant en logement social

« Je veux surtout que mes enfants aillent à l'école, trouvent un travail et qu'ils aient un avenir devant eux. »

Père de Marilena, 9 ans, Zoran, 13 ans, et Mano, 15ans,
et de 3 autres filles, famille Rom

« Je n'espère rien pour eux. C'est eux qui tracent leurs trucs. (…) On ne peut pas avoir des espoirs pour les autres alors que pour soi on a déjà plein d'espoirs qui ne sont pas réalisés. Sinon, on est inconscient et c'est de l'utopie. Espérer pour ses enfants, non. »

Père de Tom, 15 ans, et de Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

Lorsque l'on interroge les enfants et les jeunes sur leurs espoirs, leurs projets d'avenir, le fait « d'avoir un travail » est toujours central dans leur réponse. Même si, comme le dit Quentin **:** « *Qu'est qu'on a envie ? Et bien, comme tout le monde : maison, enfants, situation, richesse, santé*. ». Les espoirs de fonder une famille, d'avoir une maison sont directement liés pour les jeunes rencontrés avec la nécessité de gagner leur vie. Les situations financièrement difficiles vécues par ces enfants ont un impact direct sur leurs priorités pour l'avenir.

Tu aimerais avoir une grande famille plus tard ? Comment tu aimerais que soit ta vie dans 20 ans ?

« J'aimerais bien avoir un mari, des enfants, enfin pas forcément, mais une famille quoi. Et avoir un bon boulot aussi, parce que pour avoir une famille, il faut avoir un peu d'argent quand même. »

C'est quoi un bon boulot ?

« C'est un boulot où on gagne beaucoup d'argent. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Donc tu veux avoir un métier, pourquoi c'est important ?

« Bon, pourquoi c'est important d'avoir un métier ? Et bien, on ne peut pas rester comme ça sans rien faire, pour l'avenir, tu vois ? Il faut avoir un métier, après tout est possible pour toi : avoir un foyer… » […]

« Pour moi, ce qui est important dans ma vie, c'est de bien savoir lire et savoir écrire, pour avoir un diplôme. »

Ton diplôme, ça te permet de faire d'autres choses ?

« Si j'ai un diplôme, ça me permet de travailler, ça me permet d'avoir un chez-moi. »

D'acheter ou de louer un endroit…

« Oui. Ca permet aussi d'avoir une famille, tu vois ? De me marier, d'avoir une famille, de s'occuper d'eux. »

Parce que travailler ça permet de gagner de l'argent et de nourrir une famille ?

« Oui voilà. »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

« J'ai pas de rêves particuliers moi. J'ai pas de rêves particuliers. A partir du moment où j'aurai mon travail, voilà, après c'est… »

Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

Plusieurs familles et jeunes interrogés sont dans un parcours ou projet migratoires, récent (mineurs isolés étrangers, famille Rom), ou plus ancien (celui des parents pour les jeunes vivant dans le nord est parisien, depuis plusieurs années pour les familles logées en hôtel). Le rapport à la famille, aux amis et à l'avenir est fortement conditionné par cette donnée, avec toute la particularité qui caractérise chacune de leur situation. La difficulté de la situation – qui est perceptible à travers leur nostalgie, leur envie de revoir les leurs au pays et de retrouver leur pays une fois « *libres* »

(Marinela), ne les empêche pas d'essayer de vivre leur situation en France de la manière la plus positive possible, d'accepter ce temps migratoire consacré à « gagner de l'argent » (pour leurs parents), bénéficier de l'école et se former (pour le MIE, qui acceptent avec bonheur ce qui leur est offert en France). D'une certaine manière, la question de la migration repose la question des ressources (en comparaison avec celles dont on peut disposer au pays) et de la projection dans l'avenir (en souhaitant se construire en France, mais en pensant à son pays).

Comment vois-tu ta vie dans les prochains mois, les prochaines années ?

« Belle ».

Pourquoi ?

« Parce que je suis arrivé jusqu'ici, en France, avec mes parents. »

Et comment vois-tu la suite ?

« On est dans un projet, et j'espère qu'on va réussir à continuer ce projet et à gagner un peu d'argent pour nous construire une maison en Roumanie. » […]

Mano, 15 ans, famille Rom

Ca a l'air très important pour toi d'apprendre le français, pourquoi ?

« Oui. C'est obligatoire, ici en France, j'aime bien vivre en France : il faut apprendre la langue, sinon je ne peux pas vivre ici. » […]

Et un moment qui n'était pas bien ?

Il réfléchit un temps et demande « Laissez-moi du temps un peu… »

Un peu après, il demande : « Est-ce que je peux donner un exemple en 2009, ou bien… »

Plutôt quand tu étais en France mais si tu ne trouves pas, s'il n'y a aucun moment qui n'était pas bien, tu peux dire autre chose.

« Bon, le moment qui n'était pas bien pour moi, parce que j'étais en Lybie pour traverser l'eau pour venir en Italie, c'est ça »

C'était difficile ?

« Oui, c'était difficile, parce qu'il faisait encore un peu froid ».

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Tu disais qu'il faut de l'argent pour prendre l'avion : oui tu as raison ça coûte cher. Il en faut beaucoup pour ce voyage ?

« Oui, parce que tout le temps on envoie de l'argent en Afrique, et ce n'est pas très facile de partir là bas en plus. Parce qu'en plus les Africains ils pensent qu'on est riche, alors qu'on n'est pas du tout riche. Dès qu'ils entendent France, ils pensent que c'est riche. Enfin, on a fait un pays qui est riche, mais on est pas tout-à-fait riche. Déjà, 10 € là-bas, ça fait 3 000Francs CFA, c'est beaucoup quand même. Moi si je pars en Afrique, j'espère que je vais ramener de l'argent, parce que là-bas, ce n'est pas facile d'en trouver. » Le visage d'Assamala s'est assombri en disant cela.

Tu dis « le pays est riche mais nous on n'est pas forcément très riches » : qu'est-ce que ça veut dire pour toi ?

« Ca veut dire qu'on a de l'argent mais pas beaucoup, quoi. »

Qu'est-ce que tu aimerais faire si tu avais beaucoup d'argent ?

« Bah d'abord, j'enverrais de l'argent en Afrique, j'achèterais une maison pour mes parents et pour ma sœur aussi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Peurs

A plusieurs reprises, les enfants et les jeunes ont évoqué des peurs, illustrant par la-même un sentiment d'insécurité. Dans le cas de Marilena, la peur est directement liée au traumatisme de la vie dans un bidonville et à la stigmatisation et la violence qui en ont découlé.

> ***Est-ce que parfois tu as eu peur ?***
>
> *« Oui, surtout des rats. »*
>
> ***Et quoi d'autre ?***
>
> *Marilena soupire. « J'avais peur de tout, peur qu'il y ait aussi des serpents et des personnes parce qu'il y avait des Noirs qui jetaient des pierres sur nous. Il y avait aussi le paysage, les collines qui me faisaient peur. Il n'y avait pas de lumière. Il fallait aller chercher de l'eau très loin. Il fallait parfois faire 5 km pour aller chercher de l'eau. J'y allais avec Maman ou Papa. Il y avait des gens, surtout des Noirs, qui étaient menaçants, je crois qu'ils se droguaient. »*
>
> *« Ici, je suis plus rassurée, les Noirs ne peuvent pas rentrer, il y a un portail qui ferme. » …]*
>
> *« J'ai aussi peur des Noirs à l'école. Il y en a qui se sont battus et qui ont saigné. Tous les jours ils se battent. »*
>
> **Marilena, 9 ans, famille Rom**

Assamala exprime elle une crainte dont la source est plus diffuse : certains éléments de son quotidien font peut-être écho à la peur des « bandes de garçons » vues à la télévision, même si elle n'a pas voulu approfondir ce sujet.

> *Elle reprend la voix plus grave : « Et ça, ça me fait peur ».*
>
> ***Pourquoi tu as choisi celle-là ?***
>
> *« Parce que quand je vois une bande de garçons, j'ai peur. Je sais pas si vous voyez mais à la télé, il y a une nouvelle émission qui s'appelle Appel d'urgence et il y a beaucoup de garçons qui ont des armes sur eux. Pas en Amérique, en France, ici. Et beaucoup de gens se battent, et moi j'ai peur. En plus, ils ne sont jamais tous seuls quand ils se battent, il y a tout le temps des groupes. »*
>
> ***C'est seulement à la télé où ce sont des choses que tu vois et dont tu as peur dans ta vraie vie ?***
>
> *« Pour de vrai, j'ai peur des gens avec des armes : parce que si on tue quelqu'un, ça peut traumatiser la personne, enfin, traumatiser les gens qui voient. »*
>
> ***C'est à l'école, ou là où tu habites, que ça te fait peur ?***
>
> *« Ca me fait peur comme ça, en général. »*
>
> **Assamala, 10 ans, famille modeste**

Les jeunes mineurs isolés étrangers expriment une autre peur, celle de se retrouver un jour sans-papiers et de voir ainsi leur avenir s'assombrir. Ils savent que l'accompagnement dont ils bénéficient est transitoire :

> ***Et quels sont tes projets ? Où est-ce que tu aimerais être dans 1 an ou dans 5 ans ?***
>
> *« Bon, actuellement j'ai 17 ans. D'ici mes 21 ans, mon éducateur a dit qu'il va me laisser. Je veux quand même, d'ici l'âge de 19 ans, commencer mon travail, avoir mon diplôme. »*
>
> ***Pourquoi c'est important pour toi d'avoir un travail ?***
>
> *« Oui c'est important. Parce que pour l'instant, l'association(…) , c'est eux qui me nourrissent. Mais je connais que d'ici 21 ans, ils vont me laisser. Et quand ils vont me*

laisser, c'est à moi de me débrouiller. Et je ne peux pas travailler sans les papiers. Et je ne veux pas vivre ici sans papiers. Quand j'aurai mes papiers, je vais travailler ». […]

Est-ce qu'il y a encore autre chose que tu aimerais dire ? Quelque chose qui est important pour toi …

« La chose qui est importante pour moi c'est d'avoir mes documents pour vivre en France, faire ma formation, pour avoir mes diplômes et pour travailler. C'est ça. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Les entretiens menés montrent de quelle manière les enfants – petits ou adolescents – ont conscience de leur situation tout en menant une vie d'enfants faite de préoccupations d'enfants, malgré les vécus passés et les privations actuelles. La situation est particulièrement spécifique pour les mineurs isolés étrangers qui ont un passé lourd, qui ont parfois vécu à la rue à leur arrivée mais sont pleins d'énergie pour démarrer leur vie en France, soutenus par les associations d'accompagnement qui les prennent en charge. La situation est également particulière pour les familles Rom, par rapport à leurs conditions de logement et à leurs conditions d'employabilité sur le territoire. Elle l'est encore pour les familles vivant à l'hôtel, sans réel chez-soi et vivant dans des conditions d'habitat inconfortables. Enfin, au-delà des paroles des enfants sur des thèmes et sur leur vie, le parcours familial et les événements de la vie conditionnent largement le vécu et la vie des familles et de leurs enfants, notamment pour les « travailleurs pauvres » qui peuvent basculer dans la pauvreté en raison de certains événements (problèmes professionnels, maladie de la maman), mais aussi pour les familles monoparentales migrantes sans domicile personnel, qui vivent dans des situations de grande précarité.

En témoignent ces deux récits de vie.

Récit de vie n°1

Accidents de la vie, pauvreté, perte des repères : l'engrenage

Il y a quelques années, les parents de cette famille de deux enfants (Quentin et Tom, qui ont aujourd'hui respectivement 22 et 15 ans) travaillaient. Avec l'activité du père en tant qu'auto-entrepreneur et le travail salarié de la mère, la famille vivait apparemment modestement mais correctement. Elle louait une maison dans une ville moyenne de l'Essonne. Cependant, des dettes de loyers et des dettes professionnelles se sont accumulées et ont mené à une expulsion. En parallèle, la mère a fait un accident cardiovasculaire en 2008 : elle ne peut désormais plus beaucoup parler et une partie de son corps est paralysée. Depuis lors, le père a cessé de travailler pour s'occuper de sa femme. Pendant un an et demi, la famille n'a vécu qu'avec les indemnités journalières de la mère. En 2009, une assistante sociale du Conseil général a réalisé avec la famille les démarches nécessaires car, jusque là, aucun de leurs droits communs n'était ouvert. Durant l'été 2010, la famille a déménagé dans une ville de l'Essonne située à vingt kilomètres de celle où elle habitait auparavant pour accéder à un logement social HLM adapté aux personnes à mobilité réduite.

Les entretiens avec les deux jeunes de la famille montrent que l'accident de leur mère a constitué une rupture très forte dans leur parcours de vie. Cela parce qu'ils souffrent évidemment de voir leur mère dans cette situation, mais également parce que cela a eu des conséquences extrêmement sensibles sur leur vie de jeunes. L'ainé a abandonné son bac pro commerce il y a deux ans car il avait besoin du permis pour réaliser un stage, et qu'il ne pouvait pas passer celui-ci faute de moyens financiers suffisants. Les deux jeunes regrettent d'avoir déménager : l'appartement leur apparait beaucoup trop petit et, surtout, le déménagement les coupe de leurs amis qui sont restés dans la ville où la famille habitait précédemment. Le cadet explique qu'il *« étouffe »* dans cet environnement. Le père qualifie également leur logement de *« cage à poules ».* On comprend aussi lors de l'entretien que les frères se battent régulièrement. Pourtant, les jeunes se résignent partiellement à vivre là car l'appartement est adapté pour permettre à leur mère de s'y déplacer en fauteuil roulant. On sent une forte affection des garçons pour leurs parents, et en particulier pour leur mère. Au cours de l'entretien, ils échangent de nombreux sourires, des rires, mais ils pleurent également ensemble lorsqu'ils abordent des sujets sensibles : maladie, pauvreté, projets d'avenir....

Alors que les jeunes l'abordent de façon plus détournée, la question de la privation est abordée frontalement par le père : « *Nous, on vit régulièrement avec entre 700 et 1000 € par mois, à quatre. En retirant le loyer de 300 €, plus les crédits qu'on a à droite à gauche. Voilà, et bien vous avez compris que c'est pas la fête. Mais bon, on n'a pas le choix*. » Les jeunes expliquent que s'acheter des habits, sortir avec des amis, partir en vacances ou encore aller chez le médecin sont des choses qu'ils ne font pas ou peu pour des raisons financières. Cependant, l'ainé des garçons travaille de temps à autre en intérim, ce qui lui permet de nourrir davantage de projets : il passe actuellement le code de la route et a envisagé l'idée de partir au Maroc en vacances avec des amis.

Récit de vie n°2

Immigration, monoparentalité et pauvreté

La maman est arrivée en France pour fuir la guerre civile lorsqu'elle était enceinte de Yenka, son fils qui a actuellement 8 ans, avec le père de celui-ci. Jonas et Mendi, qui ont actuellement 7 et 5 ans, sont nés alors que la famille vivait à l'hôtel entre 2002 et 2006, changeant régulièrement d'hôtel. La famille a ensuite loué un logement de 34 m², humide et onéreux dans le parc privé. Les parents se sont séparés durant cette période et depuis l'été 2010, la mère et ses trois garçons ont déménagé dans un appartement HLM neuf.

La situation financière de la famille est fluctuante. Elle a été compliquée par des problèmes de papiers rendant le versement du RMI, puis du RSA, impossible, mais la famille a pu bénéficier de l'API. La maman a travaillé en intérim sur certaines périodes. Elle a suivi un stage de remise à niveau pendant 8 mois et a commencé une formation de CAP petite enfance. Cependant, elle a été contrainte d'arrêter cette formation au bout d'un mois, faute de modes de garde et de transports adaptés : « *C'était dans une zone industrielle très éloignée, il n'y avait pas beaucoup de bus. J'ai fait des stages mais ça m'handicape toujours au niveau des horaires.* »

La maman est très attentive à l'éducation de ses fils : elle a réussi, malgré les multiples déménagements, à éviter des changements d'école trop fréquents. Yenka, son fils ainé, n'a par exemple changé que deux fois d'école. Tous les matins et tous les soirs, elle accompagne le plus jeune à l'école proche de l'appartement et les deux plus grands dans une école située à l'autre bout de la ville. Ils prennent donc le bus ensemble, matin et soir. La maman porte une grande attention à la scolarité de ses enfants : elle rencontre régulièrement les instituteurs, encourage ses fils à bien travailler, etc. Dans la mesure du possible, elle cherche également à proposer des activités à ses fils : centre de loisirs, football, judo, accompagnement des sorties scolaires, sorties en famille à Paris, vacances dans la famille… Les entretiens avec les enfants montrent que ceux-ci ne se sentent pas fortement touchés par la pauvreté : ils ont des préoccupations d'enfants de leur âge, des jeux et activités « classiques » (jouer dehors au ballon, jouer à l'ordinateur, regarder la télévision) et reçoivent des cadeaux à Noël même si certaines choses restent des « extras » comme les sorties au Mc Do ou l'inscription au club de foot qui n'a été possible que pour l'un des garçons.

Le souci de s'occuper au mieux de ses enfants, sans réelle solution de garde, a des impacts sur les revenus de la famille. Le plus jeune fils, Mendi, est sujet à de violentes crises d'asthmes, et cela a un impact en matière de revenus : « *Quand je travaille, je gagne 1200 € par mois. Si Mendi ne tombe pas malade, je peux aller jusqu'à 1300 – 1400€. Mais s'il tombe malade, avec l'hiver ça arrive souvent, il peut faire des crises [d'asthme], je ne vais pas au travail et je gagne moins.* » Elle l'est sur la possibilité même de trouver un emploi : « *S'il y avait quelqu'un pour s'occuper des enfants, je pourrai accepter le travail [qu'on m'a proposé qui commence à] 7h. Mais ils sont 3 : une nourrice, c'est cher.* ». Au moment de l'entretien, cela faisait 7 mois que la maman n'avait plus travaillé, ce qu'elle regrettait profondément : « *Quand je travaille, je ne dois pas aller voir l'assistante sociale, je suis tranquille. Je paye le loyer, je paye mes factures.* »

CONCLUSION GENERALE

Des enfants « comme les autres » ?

A l'issue des entretiens menés auprès de cette quinzaine d'enfants d'horizons très différents, le sentiment qui a prévalu est double. Un sentiment global d'une belle énergie enfantine et juvénile ressort des entretiens, associé à l'impression forte chez les enfants d'être avant tout « comme tout le monde ». Cependant, des moments de gravité et le sentiment de sujets difficiles à aborder nuancent fortement cette impression d'ensemble.

En effet, le constat global est que ces enfants sont et vivent comme les autres enfants, avec leurs préoccupations d'enfants et une réelle joie de vivre. Parfois même, les enfants ont été étonnés que ces questions leurs soient posées à eux, et y ont assez souvent répondu avec un ton d'évidence : « comme tout le monde », notamment lorsqu'il s'agissait de questions sur leur vie quotidienne. Ce sentiment d'un univers enfantin relativement préservé, explicite chez les plus jeunes, s'exprime de manière différente chez les plus grands, davantage conscients. On ressent davantage chez eux une volonté de mettre de côté, de voiler « les choses qui ne vont pas », pour se préserver. Cette « neutralisation » de la difficulté par les enfants et les jeunes interroge les professionnels dans leur perception de la manière dont les enfants conçoivent et vivent leur situation. Ces situations et ces vécus sont évidemment très variables selon les enfants et leur histoire.

La manière dont les entretiens se sont déroulés témoigne du dynamisme de ces enfants et de ces jeunes : ils ont parlé de leur vie, de leurs activités, de leur famille avec naturel et énergie dans la plupart des entretiens. Ils se sont souvent montrés souriants, drôles, voire espiègles, et toujours attachants.

Cependant, ces entretiens ont été ponctués de moments graves ou de silences autour de sujets difficiles à évoquer, comme les manques ou les périodes difficiles traversées dans leur vie. Ces silences relèvent sans doute à la fois de la difficulté à exprimer des choses douloureuses, mais aussi de la gêne à verbaliser cela, en particulier lorsque les parents sont présents. Les privations n'apparaissent que si l'on insiste, que l'on s'y attarde, et les enfants et les jeunes deviennent alors sombres. Cela est d'autant plus vrai pour les jeunes adolescents, davantage conscients de la difficulté. Malgré cela, tous gardent l'espoir d'une vie « belle ».

Les enfants en situation de précarité qui ont fait l'objet de cette enquête connaissent aussi bien des conditions de vie spécifiques, qui ont un impact sur leur vie scolaire, sociale et familiale, sans que cela les empêche d'avoir l'impression de vivre « comme les autres ».

Faire de la précarité juvénile un objet de connaissance et de politiques publiques

L'étude permet de témoigner du vécu des enfants vivant dans des situations représentatives des problématiques familiales et juvéniles franciliennes. Les situations observées dans l'étude touchent ainsi des problématiques très spécifiques, illustratives des enjeux que connaît l'Ile-de-France en matière de pauvreté juvénile : précarité des familles endettées et de travailleurs pauvres, précarité des familles monoparentales, problématique des familles logées en hôtels meublés, cas des Mineurs isolés étrangers (MIE), situation des familles Roms… D'autres situations existent, non traitées dans cette étude : la grande pauvreté des familles SDF, la précarité des jeunes en difficulté d'insertion, vivant notamment dans les ZUS, la précarité des familles en milieu rural...

Par ailleurs, le format de l'étude ne permettait pas de recueillir le point de vue des travailleurs sociaux et des professionnels et bénévoles associatifs qui accompagnent ces enfants et ces jeunes et ont une connaissance extrêmement fine de leurs situations et de leurs vécus au quotidien.

Globalement, cette étude – basée sur un petit nombre d'entretiens - ouvre un champ de questionnements et de perspectives sur la connaissance de ces publics et sur les modalités de traitement de leurs situations.

Améliorer la connaissance de la pauvreté juvénile :

Il apparaît évident, à la lecture des différents travaux et au vu de la spécificité de la question de la pauvreté juvénile, qu'il faut aujourd'hui mettre l'accent sur la connaissance et l'observation de ces situations, dans un contexte où la précarité juvénile demeure une question peu connue et analysée.

La présente étude pourrait utilement être complétée d'un double point de vue :

- Une étude par entretiens auprès des publics non touchés par l'étude et présents en Ile-de-France : les enfants sans domicile fixe, les jeunes en errance, les jeunes précaires vivant en milieu rural sont des publics peu connus et peu étudiés. Cette connaissance exige la mise en place d'études et l'usage de méthodologies spécifiques, notamment pour donner à voir la réalité des situations de grande pauvreté d'un point de vue quantitatif et qualitatif. Ces études exigent ainsi des moyens conséquents pour pouvoir toucher les publics non pris en charge, et pour pouvoir traiter la question de la persistance de la pauvreté.
- Le recueil des points de vue des travailleurs sociaux et associatifs tant sur les situations vécues que sur les politiques mises en place pour traiter ces situations, et l'analyse du regard et de l'écoute de ces professionnels sur les situations des enfants et des familles.

Ces études permettraient de mettre au jour des éléments de connaissance sur les enfants en situation de précarité en Ile-de-France et sur les manières dont ces situations sont traitées.

Plus globalement, chacune des situations mériterait de faire l'objet d'un travail spécifique de connaissance en lien avec les enquêtes et productions du milieu associatif : les parcours des MIE, la situation des jeunes Roms, les jeunes vivant dans des familles de travailleurs pauvres, la problématique des familles vivant en hôtels ou en foyers…

Enfin, la connaissance de la pauvreté juvénile exige une mise en cohérence des différentes productions sur la pauvreté juvénile et des diverses approches sur l'enfant et le jeune (Observatoire national de la pauvreté et l'exclusion sociale, Observatoire de l'enfance en danger, Observatoire régional de Santé d'Ile-de-France, Observatoire de la violence scolaire, observatoire du SAMU social, réseaux européens…). La MIPES a un rôle à jouer dans cette production de connaissances – qu'elle initie à travers l'étude interrégionale sur la pauvreté juvénile - et dans cette mise en cohérence. Cela semble d'autant plus pertinent au moment où la Région Ile-de-France souhaite mettre en place un « bouclier social », à travers sa contribution aux politiques sociales du logement, mais également à travers son budget Santé et action sociale.

Améliorer la prise en charge des publics juvéniles précaires :

En elles-mêmes, toutes les situations évoquées sont et doivent faire l'objet d'engagements forts de la part de l'Etat et des collectivités territoriales tant du point de vue du logement (au cœur des enjeux de précarité), de l'accès à la santé, que du point de vue des conditions de scolarisation et de socialisation… Il est difficile de tirer des généralités d'une enquête portant sur une quinzaine d'entretiens, mais un certain nombre de problématiques prioritaires semblent pouvoir être énoncées :

- La question de la scolarisation : pour toutes ces familles aux profils particuliers, l'inscription à l'école n'est pas toujours possible ou leurs conditions de scolarisation sont complexes. Or, pour ces enfants, l'école constitue un lieu de sociabilité et de reconnaissance essentiel ;

- La problématique de la santé : l'accès à la santé est difficile pour les familles précaires en raison du coût, de la complexité administrative du système de protection sociale, d'un manque de connaissance des droits. Les liens réciproques entre précarité et santé montrent que ce champ d'intervention doit être particulièrement investi par les politiques publiques.

- la question de l'accès et de l'effectivité des droits (éducation, santé, logement) et la prévention des ruptures de droits demeurent une question centrale.

Au-delà de ces champs prioritaires, ce sont les modes d'intervention qui doivent faire l'objet d'une réflexion. Les récits évoqués montrent que l'engagement associatif dans le champ de l'exclusion sociale est essentiel, et doit continuer à être fortement soutenu.

Surtout, sur un territoire comme celui de l'Ile-de-France, il s'agit prioritairement de travailler sur l'articulation des modes d'intervention, et ce à plusieurs niveaux :

- Sur le terrain, entre les associations et les institutions, il s'agit de travailler sur les manières dont elles travaillent ensemble, conjuguent leurs regards et leurs modes d'action ;
- Au niveau des politiques publiques, il s'agit de renforcer la coordination régionale afin de prendre en compte de manière plus efficace les questions de pauvreté familiale et juvénile qui se posent sur ce territoire, en lien avec l'intervention associative. On observe qu'actuellement l'Etat et les collectivités territoriales gèrent l'urgence des situations d'exclusion sociale, avec l'aide du milieu associatif, sans qu'une politique commune à l'échelle régionale ne soit affirmée.

La pauvreté familiale et juvénile dans le contexte métropolitain francilien : un objet politique

Plus globalement, la question de la pauvreté juvénile, à travers ses multiples facettes, montre qu'il est impératif de connaître et d'organiser les modalités d'intervention pour traiter les enjeux proprement métropolitains que connaît le territoire régional. La métropole francilienne, inscrite dans la compétitivité mondiale, est aussi une métropole de l'exclusion. La question sociale régionale, peu évoquée dans les débats du Grand Paris, exige ainsi aujourd'hui d'être prise en compte dans ses spécificités, parce que les situations de pauvreté y sont nombreuses et diverses, et parce qu'elles concernent massivement les familles et leurs enfants.

Faire de la pauvreté juvénile un objet politique et un objet de politique publique, ce serait aussi, pour aller plus loin, prendre conscience, analyser - à travers une étude par exemple – et se saisir de la question des impacts sociaux de la métropolisation, permettant de connaître les enjeux d'interaction entre les politiques d'aménagement d'un côté et les politiques de réduction des inégalités et de la pauvreté de l'autre. On sait que les phénomènes de ségrégation sont plus intenses dans les espaces métropolisés, il s'agirait donc de saisir quelles sont les spécificités de la question sociale en Ile-de-France, fortement marquée par les mobilités et les écarts de situations, afin de construire une politique sociale d'échelle métropolitaine qui prenne en considération les formes de précarité familiale et juvénile qui caractérisent ce territoire métropolitain. Du point de vue de l'observation, la question de la territorialisation des indicateurs sociaux et de la prise en compte des mobilités dans les travaux d'observation reste posée.

Enfin, un récent avis du Conseil économique et social européen sur le thème « Pauvreté et bien-être chez les enfants » (février 2011) a fait part du risque de la pauvreté - imbriquant dénuement matériel, question du logement et question de l'accès aux services élémentaires (santé, éducation…) - qui touche aujourd'hui 20 millions d'enfants dans l'Union européenne et de « l'inaction face à la pauvreté juvénile ». Il rappelle que la stratégie Europe 2020 fait

de la réduction de la pauvreté, en particulier celle des enfants, un des cinq objectifs à poursuivre, et recommande un engagement de l'UE pour traiter la question de la pauvreté et du bien-être de l'enfant.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

Atelier parisien d'urbanisme (APUR), « La pauvreté à Paris », *Note de 4 pages*, n°11, janvier 2004.

Béhar (Daniel), « Le projet du Grand Paris peut-il ignorer la question sociale ? », *Esprit*, n° 360 - p.158 à p.162

Cahiers du DROS,"Pauvreté : Les enfants sont aussi concernés", n°8, juin 2010.

Comité économique et social européen, Avis sur le thème « Pauvreté et bien-être chez les enfants » (avis exploratoire),(2011/C 44/06), *Journal officiel de l'Union européenne,* 11 février 2011.

Commission Familles, vulnérabilité, pauvreté, menée par Martin Hirsch, *Rapport*, avril 2005.

Conseil de l'emploi, des revenus et de la cohésion sociale (CERC), *Les enfants pauvres en France*, dossier n°4, La documentation Française, 2004.

Conseil de l'emploi, des revenus et de la cohésion sociale (CERC), *Estimer la pauvreté des enfants,* dossier n°2, juin 2005.

Conseil Européen et Terre d'asile, "Mineurs isolés étrangers : vers quelle protection européenne?", colloque, Strasbourg, 20 Octobre 2010.

Damon (Julien), « Les travailleurs pauvres en France. De la pauvreté active à la solidarité active ? », *Futuribles*, n° 333, 2007, pp. 5-17.

Damon (Julien), « Mal logement, bidonvilles et habitat indigne en France », *Recherches et prévisions*, no76, 2004, pp. 116-119.

Damon (Julien), *La question SDF*, PUF, 2002.

Défenseur des enfants, *Précarité et protection des droits de l'enfant. Etat des lieux et recommandations,* Rapport thématique 2010.

Dell (Fabien), Legendre (Nadine), *Les enfants pauvres : une autre image de la pauvreté ?,* Rapport INSEE*,* octobre 2003.

Dell (Fabien), Legendre (Nadine), Ponthieux (Sophie), « La pauvreté chez les enfants », *INSEE Première,* n° 896, avril 2003.

Dorival (Camille), Maurin (Louis) - Observatoire des inégalités, « Un million d'enfants pauvres en France », *Alternatives économiques*, n°218, octobre 2003.

DREES, « Niveau de vie et pauvreté des enfants en Europe », Etudes et Résultats, n° 201, novembre 2002.

Fondation Abbé Pierre, *L'état du mal-logement en France*, rapports annuels.

Fondation Roi Baudouin/UNICEF Belgique, *La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté. Leçons tirées des pratiques*, septembre 2010.

Fors Recherche sociale, Les hôtels meublés : une offre en voie de disparition, étude pour la Fondation Abbé Pierre, novembre 2003.

Guilluy (Christophe) et Noyé (Christophe), *Atlas des nouvelles fractures sociales en France. Les classes moyennes oubliées et précarisées*, Autrement, 2006.

Guyavarch (Emmanuelle), Le Méner (Erwan), "A Paris de plus en plus de familles sans domicile", in *Les nouveaux visages du sans-abrisme : les enfants, les familles et les jeunes*, Le magazine de la Feantsa, Automne 2010. Pp. 19-21.

Guyavarch (Emmanuelle), Le Méner (Erwan), « Connaissances sur les personnes en famille sans logement personnel », Observatoire du Samu social de Paris, document de travail, mars 2010.

Hirsch (Martin), avec Villeneuve (Sylvaine), *La pauvreté en héritage : Deux millions d'enfants pauvres en France,* R. Laffont, 2006.

Informations sociales, « Enfants pauvres, pauvres enfants », n°79, 1999.

Informations sociales, « L'enfant au cœur des politiques sociales ? », n°160, avril 2010.

Legros (Michel) - École nationale de la santé publique, *Lutte contre la pauvreté des enfants et promotion de l'inclusion sociale des enfants. Une étude sur les politiques nationales*, rapport pour la Commission européenne, DG emploi, affaires sociales et égalité des chances (Peer Review and Assessment in Social Inclusion), mai 2007.

Legros (Olivier), « Les pouvoirs publics et les grands "bidonvilles roms" au nord de Paris (Aubervilliers, Saint-Denis, Saint-Ouen). Réflexions sur la dimension spatiale des politiques de régulation de la grande précarité en milieu urbain », *EspacesTemps.net,* Textuel, 27.09.2010

Médecins du monde, *Rapport de l'Observatoire de l'accès aux soins de la mission France,* octobre 2010.

Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, « Le point sur les jeunes en situation de grande précarité ».

Ministère des solidarités et de la cohésion sociale, *Suivi de l'objectif de baisse d'un tiers de la pauvreté en cinq ans*, Rapport au Parlement, décembre 2010.

MIPES, « Les travailleurs pauvres », *Etudes et recherches*, MIPES, juin 2004.

MIPES, ONPES, « Droit et Pauvreté. Contributions issues du séminaire ONPES et DREES-MiRe », Coordonné par Patrick DU CHEYRON et Didier GÉLOT, 2007.

Morel (Stéphanie), « Pauvreté(s) », in Alcaud (David) et Bouvet (Laurent) *dir., Dictionnaire de sciences politiques,* Sirey, édition n°2 - pp.317-321.

Observatoire du Samu social de Paris, *Etude sur le nombre et les caractéristiques des mineurs isolés étrangers à la rue à Paris pris en charge par les structures du dispositif expérimental*, juin 2007.

Observatoire national de la Pauvreté et de l'Exclusions sociale, *Rapport 2009-2010*.

Pauvreté et loisirs éducatifs des enfants et des jeunes : un défi pour les territoires, « Grandir ! » ; Les Francas - 07-09/2010.

Saint-Julien (Thérèse), Le Goix (Renaud), *La métropole parisienne. Centralités, inégalités, proximités,* Belin, 2007.

Secours catholique, *Familles, enfance et pauvretés,* rapport statistique 2007.

Unicef/Centre de recherche Innocenti, « La pauvreté des enfants dans les pays riches », *Bilan Innocenti*, n°6, 2005.